

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15^e Année. N° 737. — 27 Mai 1871.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Monselet. — La maison de M. Thiers. — L'explosion de la cartoucherie de Grenelle. — L'Arc-de-Triomphe. — La démolition de la colonne Vendôme. — Une lettre de M. Bonjean. —

Aux Tuileries. — Saint-Denis. — A travers Paris, par Charles Monselet. — Les réfugiés de Nogent-sur-Marne.

GRAVURES : Enterrement des fédérés passant devant la maison démolie de M. Thiers. — Catastrophe de la poudrière de l'avenue de Rapp. — Les fédérés à l'Arc-de-Triomphe. — La colonne Vendôme avant sa chute. — La

colonne après sa chute. — M. Jules Favre, M. Pouyer-Quertier et leurs collègues chez M. Grévy. — Aux Tuileries : rapprochements et contrastes. — Les abords de la gare de Saint-Denis depuis la signature du traité de paix. — Les réfugiés de Nogent-sur-Marne. — La correspondance en plein vent aux abords de la poste à Saint-Denis. — Rébus.



PARIS SOUS LA COMMUNE. — Enterrement de fédéré passant devant la maison démolie de M. Thiers. — (D'après nature, par M. Chiffart.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

Ils pourront, comme par le passé, nous adresser leur renouvellement en un mandat sur la poste, l'administration a pris des mesures pour que toutes leurs lettres nous parviennent régulièrement.

Nos abonnés ont déjà reçu plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2^e semestre de 1870. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement tous les numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement et d'ici à peu nous nous serons acquittés envers eux; ils seront alors en possession d'une remarquable et précieuse collection, car le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui a créées l'investissement de Paris, a continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins, qu'il a au contraire augmenté pour suivre au jour le jour les événements qui se sont succédé depuis le commencement de la guerre.

COURRIER DE PARIS

La délivrance a coûté cher. On respire, mais à quel prix! Et quel air respire-t-on?

Le *Monde illustré* sera bientôt en mesure de donner à ses impatients lecteurs de la province et de l'étranger un résumé exact et pittoresque des derniers événements. Ses dessinateurs et ses rédacteurs sont en campagne, recueillant tous les faits, s'appropriant tous les points de vue, — et Dieu sait s'ils ont pour quelque temps de la besogne sur la planche!

En attendant, le journal livre à ses abonnés le numéro d'aujourd'hui tel qu'il était déjà fait au moment de l'explosion de la semaine dernière, avec ses matériaux, si promptement vieillies, ses articles, tellement rétrospectif que, pour ma part, j'ai besoin de remettre leur date au bas de certaines impressions qu'on trouvera quelques pages plus loin (*A travers Paris*) afin d'en faire excuser le goût intempestif.

C'est un numéro archaïque, qu'il faut considérer comme retrouvé et exhumé du milieu des décombres d'une imprimerie par des ouvriers revenus un à un le lendemain et le surlendemain d'un désastre inouï....

L'actualité n'y est représentée que par ces lignes de *courrier* improvisées entre des anxiétés de toute sorte, entre des mains serrées à la hâte, entre des nouvelles néfastes et des dépêches rassurantes. Qu'on ne me demande donc pas de l'ordre dans mon récit, de la méthode dans mes souvenirs. Il me semble que depuis huit jours un siècle s'est écoulé. Je comprends maintenant plus que jamais les réponses vagues, obscures, effarées des vieillards témoins de notre première Révolution, de la grande, lorsque je les interrogeais sur quelques-uns de ces événements terrifiants qui se dressent dans l'histoire, semblables à des poteaux, comme pour indiquer les trübements de la civilisation.

O mort! voilà bientôt dix mois que tu t'es abattue sur la France; voilà bientôt dix mois que ta large faux n'a cessé de se promener sur nos champs. Tantôt tu nous apparais, guerrière farouche, coiffée du casque de l'invasion; tantôt furie de faubourg, cachant dans un cabas fétide l'essence incendiaire; tantôt enfin, justicière implacable, fusillant contre un mur de pâles troupeaux de fédérés. O mort! sous quelque forme nouvelle que tu nous appa-

raisses désormais tu n'as plus le don de nous épouvanter. Nous t'avons vue de trop près et sous trop de déguisements pour n'être pas habitués à toi, ô mort!

— Dussé-je vivre cent ans, j'aurai toujours présentes à la mémoire ces journées de mai 1871, auprès desquelles les journées de juin 1848 n'étaient que jeux d'enfants. Je reverrai toujours ce Paris désert en apparence et cependant plein de combattants cachés; ces rues silencieuses, nouées de puissantes barricades; ces magasins fermés disant la mort, et ces persiennes ouvertes simulant la vie; ces boulevards à perte de vue, solitude armée; cette longue file de quais éclatants de blancheurs, bordés de palais, coupés de ponts, éclairés par un admirable soleil; — splendeur inquiétante! magnificence de la dernière heure! On eût dit que la grande capitale s'était parée pour le tombeau. Ceci était le 22 mai, le lundi.

Dans la journée, la bataille s'engageait sur presque tous les points à la fois, pour ne cesser, — au centre de Paris, — que le mercredi matin.

C'est à la dévastation de ce centre que j'ai assisté, témoin aux yeux hagards, doutant de tous mes sens, et répétant de minute en minute avec Shakespeare: « Horrible! Horrible! » Longtemps j'aurai dans les oreilles le bruit strident du sifflet des Garibaldiens, cet appel jeté par eux en courant; longtemps il me semblera entendre le bruit dur du canon, le susurrement diabolique de l'obus, le grincement de la mitrailleuse, le pétilllement du chapepot. Longtemps, longtemps surtout, je serai poursuivi par ces flammes et par ces fumées, par ces incendies qui rappellent les incendies de Rome et de Londres. — Où l'eufier avait-il recruté ces hordes de sinistres badigeonneurs qui, d'un pinceau empoisonné, enduisaient les murailles désignées pour cette autre Saint-Barthélemy?

Enfin, le troisième jour, la tuérisie s'est éloignée; l'incendie a été repoussé dans les hauts faubourgs. Le drame monstrueux est allé s'achever dans un cimetière, comme le dernier acte d'*Hamlet*, parmi les tombes culbutées, les colonnes renversées, les urnes profanées, les statues et les dalles empilées pour une barricade suprême. On s'est battu pied à pied, dans un terrain jonché de couronnes d'immortelles, sur la fosse commune, avec des ossements jusqu'à la cheville, et jusqu'au fond des caveaux de famille où la baïonnette allait clouer les vivants sur les trépassés!

— On croira rêver plus tard en lisant la collection des décrets et des proclamations de la Commune. Monument insigne de folies, de mensonges, de niaiseries et de féroçités; dépêches impudentes, relations de victoires imaginaires, destitutions à tort et à travers, nominations d'huissiers, les bans de mariage abolis, les boulangers contraints à aller se coucher, toute la justice et la magistrature en masse représentées par le citoyen Protot! Une saturnale, un branle-bas, une Courtille!

Et de quel style ils écrivaient, ces législateurs fantoches, ces gouvernants sortis de la baraque de Guignol, ces administrateurs à pratique! Quels vieux clichés ramassés dans la boue écarlate de quatre-vingt-treize! Le *sein du comité* par ci, les *chaînes des tyrans* par là; et l'indivisibilité, et l'autonomie, et la fédération!

Pourtant les lettrés ne manquaient pas dans la Commune. De si maigre catégorie qu'ils fussent, ils contrastaient encore assez singulièrement à côté des marchands de vin, des perruquiers, des pharmaciens, des teinturiers, leurs confrères. Le premier était ce malheureux Félix Pyat, qui avait le tempérament d'un énergique dramaturge, et dont les querelles se sont, depuis, perdues dans une politique atroce; Félix Pyat, l'auteur de *Diogène*, des *Deux serruriers*, du *Chiffonnier*, trois pièces, trois pamphlets. Comment un esprit aussi bien doué a-t-il pu s'obscurcir de théories sanglantes? Comment cette plume vaillante s'est-elle changée en un ignoble coutelas?

Delescluze n'était pas, à proprement parler, un lettré, mais c'était un journaliste. Il savait dire ce qu'il voulait; c'était sec, c'était bref, mais c'était clair, — trop clair; hélas! Ecole de Blanqui. L

style révélait l'homme, vieillard impérieux, sévère, dédaigneux, miné par des souffrances aiguës. Charles Delescluze a fait un livre sur Cayenne.

Félix Pyat et Delescluze étaient les têtes blanches de la Commune écrivante. Après eux venaient d'autres hommes plus jeunes, également journalistes, mais pour la plupart peu respectueux envers leurs doyens, dissidents, hostiles même. C'était Vermorel, le « bombyx à lunettes, » un visage de séminaire. Vermorel avait débuté par un ouvrage anonyme: *Ces Dames*, description de mœurs interpolées, biographies empruntées aux lilas du jardin Bullier, avec photographies de Pierre Petit. La chose eut un succès de vente. Nonobstant, Vermorel ne persévéra pas dans cette voie, il faut le dire; ses études prirent un tour plus sérieux: il rédigea et commenta Camille Desmoulins. En même temps, après s'être fait la main dans plusieurs journaux politiques, il fonda le *Courrier français* et y rencontra une veine de popularité, à l'aide d'une opposition opportune et de ses démêlés avec Paul de Casagnac. On a prétendu plus tard qu'il s'était compromis avec M. Rouher; il demanda un tribunal d'honneur pour se justifier. Par quelle série de circonstances Vermorel se trouva-t-il porté à la Commune, c'est ce que je n'ai pas le temps de rechercher. — Talent de troisième ordre, ambitieux, éclat.

Journaliste encore, Paschal Grousset. Il rédigeait un feuilleton scientifique à *l'Étendard*; comme ses convictions devaient souffrir d'un pareil contact! — Grousset était le beau garçon de la Commune, chevelure brune, moustaches allongées, une tenue de gandin, vif, décidé. Il aimait la bonne vie et rêvait la fortune; il avait essayé de l'acquérir par plusieurs moyens rapides. Mais à le regarder de près, il y avait autre chose que de la résolution dans son œil noir: il y avait une cruauté profonde, instinctive, et qui fait qu'on ne s'étonne pas de voir en lui l'auteur de l'effrayante adresse *Aux grandes villes*, se terminant par ces mots: « Paris ne sera plus qu'un immense cimetière. » Horrible menace à laquelle personne n'osait croire alors!

Arthur Arnould accusait moins de féroçité. Il a publié des *Contes humoristiques*, dont l'un est dédié à M. Jules Simon avec toutes sortes d'expressions laudatives et de protestations de dévouement.

La nomenclature des écrivains de la Commune est loin d'être épuisée; ce sont les seuls personnages qui m'intéressent; aussi me pardonnera-t-on de m'y arrêter et d'essayer de retracer quelques traits de leurs physionomies devenues aujourd'hui si odieusement historiques.

Entre ces physionomies, celle de Cournet demeurera toujours comme une énigme. Il était courtois, souriant, distingué, de figure agréable. Il avait commencé par collaborer au *Causeur* de Louis Jourdan. Puis, comme il faut vivre, (l'impitoyable Voltaire aurait dit: Je n'en vois pas la nécessité!) Cournet avait accepté pendant une saison les fonctions de régisseur au casino d'Arcachon; il organisait les quadrilles les soirs de bal, s'occupait des enfants et débitait avec une grâce parfaite des compliments aux belles dames de Bordeaux. — C'est le même homme qui succéda à Raoul Rigault à la préfecture de police et qui mit sa signature au bas du décret proscrivant les derniers journaux.

Petit, grêle, borgne, Jules Andrieu avait dans son bagage un mince volume: *L'Amour en chansons*, compilation qui se laisse lire.

Vésinier, traité de « racine de buis » par Rochefort, signalait: « ancien secrétaire d'Eugène Sue. » C'est probablement à cause de cela qu'il avait voulu faire du roman, lui aussi. Le morceau de résistance du secrétaire Vésinier est le *Mariage d'une Espagnole*. — Je défie qu'on puisse en digérer plus de vingt-cinq pages. Ici le scandale est étouffé par la bêtise.

Le grand Longuet, long comme un jour sans pain, aux enjambées de géant, au pardessus blanc jeté sur les épaules, Longuet était un fruit sec du journalisme. On se rappelle dans le quartier Latin quelques feuilles poitrinaires créées ou patronnées par lui.

Cet autre, sombre et les cheveux en broussaille, répondant au nom de J.-B. Clément, composait des chansons pour Darcier, intitulées: *le Joli temps* et

Quatre-vingt-neuf; — pas trop mauvaises, ma foi. Je ne parlerai pas d'Alix, ce grotesque, cet échappé de Charenton, barbouilleur d'illisibles brochures; — en revanche, j'ai une page pour Jules Vallès, un des plus criminels parmi tous ces criminels. J'ai une page pour lui, parce que c'était une des figures très-connues de ce monde littéraire qui florissait dans les cafés du boulevard, dans les brasseries du faubourg Montmartre et dans les caboulots de la rive gauche. J'ai une page pour lui, parce qu'il était l'expression la plus complète d'une race d'hommes éternelle comme le monde, et fort à plaindre, au demeurant.

Ce criminel savait écrire. Il avait même su penser honnêtement. Avant d'en arriver aux fureurs du *Cri du peuple*, Vallès avait été un fautaisiste innocent; lui-même a rappelé cette période heureuse dans une pièce de vers adressée à une dame, la dame de tous les poètes :

C'était... vous savez quand. J'avais pris la rotonde :
Mes bras s'ouvraient tout grands pour embrasser le monde;
Je n'avais pas, mon Dieu, fermé l'œil de deux nuits;
J'étais un fort poète et marchais sur Paris.
Mais vous ne m'aimiez pas. J'avais l'air un peu bête,
Je parlais fort; les yeux me sortaient de la tête;
J'étais assez bien fait, mais assez mal couvert :
J'avais un gilet blanc avec un habit vert.

Tenez, j'ai dans un coin de mon vieux portefeuille,
Marquée à votre chiffre une petite feuille,
Une dernière fleur que j'ai voulu sauver,
Et qui me fait sourire en me faisant rêver.

Des petites fleurs! Vallès! — Cet accès poétique, reminiscence des lectures d'Hégésippe Moreau, ne paraît pas avoir été suivi de plusieurs autres. Les petits journaux réclamèrent bientôt Jules Vallès comme leur proie naturelle. Il apporta chez eux une verve sombre, une âpreté chagrine qui était le fond de son talent. Il ne se plaisait qu'aux sujets pénibles, douloureux, funèbres, désespérés. *Le Figaro* accueillit une étude de lui, *les Réfractaires*, qui le résume tout entier. A distance, il est curieux et instructif de relire cet étrange morceau, qui commença ainsi :

« Il existe de par les chemins une race de gens qui ont juré d'être libres; qui, au lieu d'accepter la place que leur offrait le monde, ont voulu s'en faire une tout seuls, à coups d'audace et de talent; qui, se croyant de taille à arriver d'un coup par la force de leur désir, au souffle brûlant de leur ambition, n'ont pas daigné se mêler aux autres et prendre un numéro dans la vie.

« Je les appelle des *réfractaires*.

« Des réfractaires, ces gens qui ont fait de tout et ne sont rien, qui ont été à toutes les écoles, — de droit, de médecine ou des Chartes, — et qui n'ont ni grade, ni brevet, ni diplôme... Des réfractaires, ces inquiets qui ont soif seulement de bruit et d'émotions, qui croient avoir quand même une mission à remplir, un sacerdoce à exercer, un drapeau à défendre... Des réfractaires, tous ceux qui, n'ayant point voulu ou point su obéir à la loi commune, se sont jetés dans l'aventure; pauvres fous qui ont mis en partant leurs bottes de sept lieues, et qu'on retrouve à mi-côte en savates.

« Réfractaires, enfin, tous ces gens qui vous ont des métiers non classés dans le Bottin; inventeurs, poètes, tribuns, philosophes. Le monde veut en faire des percepteurs ou des notaires; — ils s'écartent, ils s'éloignent, ils vont vivre une vie à part, étrange et douloureuse. »

Hélas! Jules Vallès était le type du réfractaire de lettres; son étude est prise sur le vif et sur le saignant, elle a la valeur d'un écorché. Il faut le voir, après ce préambule, suivre avec amour ses tristes héros, dépeindre minutieusement leurs pantalons effiloqués, leurs chapeaux rouges, leurs habits « couleur de dent malade », leurs souliers sans semelles; il faut l'entendre raconter comment ils dînent, où ils logent, où ils travaillent. Cela soulève le cœur à force de sincérité, de réalisme. « C'est leur faute! crie notre égoïsme, gêné par ce spectacle et ces images. Qui vous l'a dit? Savez-vous ce que fut leur enfance, comment s'est passée leur jeunesse, à quelle heure ils firent naufrage, comment ils se sont perdus corps et âme dans cette tempête sans éclairs? »

Aux *Réfractaires*, Vallès fit succéder les *Irregulars*

de Paris. C'était encore la même note. Puis il s'acharna après les saltimbanques, les diseurs de bonne aventure, les pitres forains, les lutteurs, les phénomènes, les colosses, les nains, les avaleurs de sabres. Ce fut une rage, un dilettantisme de haitons. Le public en sourit, et Jules Vallès eut peu à peu un nom.

Ce fut son meilleur temps. Le journal où il s'était produit lui fit un traité de vingt-quatre mille francs par an, moyennant un article quotidien. On en parle encore au café de Madrid et au café de Suède. Jamais Vallès ne s'était vu à pareille fête; la tête lui tourna à ce sommet. C'est à cette époque aussi qu'il eut les honneurs d'un médaillon dans les *Odeurs de Paris*.

« Pachionnard, d'Auvergne, a vraiment fait sensation : il a surgi comme de dessous terre, brûlant de fièvre, équipé en sauvage, criant que tout est vieux, que tout est bête et usé, et je ne prétends pas qu'il eût toujours tort; demandant du neuf et de l'extraordinaire, et jurant qu'il en apportait et qu'il avait de l'inouï plein ses poches; s'interrompant de démolir le monde pour conter comment il s'était ruiné en violettes, jadis quand il aimait tant la belle gargotière de la rue Au Merle, infidèle, hélas! et toujours adorée. Dès longtemps le boulevard n'avait vu pareille entrée; l'omnibus faillit arrêter, pour voir ce qui allait suivre et ce que produirait ce vibrant. Le lendemain, même jeu; le surlendemain, encore; le troisième jour, toujours. Toujours l'appel à l'extraordinaire et les violettes de la rue Au Merle. Ce garçon demande de l'extraordinaire et va cueillir la violette, et il a tout dit, et il a tout fait. »

Après ce portrait, aussi ressemblant que spirituel, M. Venillot conclut en ces termes : « N'y avait-il donc rien dans tout cela? Si fait. Il y avait des éléments précieux, de l'observation, de l'indignation, du désir, l'étoffe première en style, les germes de la pensée; mais il y fallait la culture. Ils disent, la plupart, qu'ils ont souffert. Alors il fallait la vertu de souffrir, et, quand la salle à manger s'est ouverte, ne pas se précipiter comme si manger était tout, et qu'il n'eût jamais été question de manger tout. »

Sévère, mais juste. Vallès se fatigua à ce métier plus promptement qu'on l'aurait cru. Il ne réussissait que les nécrologies et les anniversaires tragiques. Le journal rompit le traité de vingt-quatre mille francs; l'auteur des *Réfractaires* dut se mettre en quête d'une autre salle à manger. Ce fut à ce moment-là qu'il s'imagina être mûr pour la politique. On était sous les dernières années de l'Empire; Jules Vallès se dit que son heure allait sonner : il voulut avoir son journal à lui, qu'il appela fièrement *la Rue*, et je vous laisse à penser s'il y recommença ses hymnes à la misère et ses glorifications des pauvres diables. Il fut agressif autant qu'on pouvait l'être, et il se fit supprimer, comme c'était la mode alors.

Vinrent les élections; il courut les clubs, escalada les tribunes, le tout en pure perte. Il s'était baptisé lui-même le *candidat de la misère*! Mais les misérables ne voulurent pas de lui. Il attendit, frémissant de colère et de honte. Lors de la guerre et de la débâcle, il fut pendant un instant chef de bataillon, comme tout le monde. Cela ne dura pas. L'avènement de la Commune seul devait placer ce brouillon impatient sur le piédestal qu'il avait si longtemps ambitionné.

Ce piédestal n'était qu'un tréteau, — un tréteau infâme et sanglant, où son pied glissa....

On sait la fin, et comment Jules Vallès, délégué à la commission de l'enseignement, pût se croire ministre de l'instruction publique et grand-maître de l'Université, — comme M. de Fontanes. L'illusion fut de courte durée. Saisi d'une frénésie, qui avait peut-être sa cause dans la perception trop nette de l'avenir qui lui était réservé, il rédigeait en ces derniers temps une feuille où il prêchait chaque jour le meurtre et l'incendie. C'est lui qui a tracé cette phrase abominable : « Si M. Thiers est chimiste, il nous comprendra. »

Aujourd'hui que Jules Vallès n'est plus qu'un cadavre percé de balles, j'ai rouvert un de ses livres, et je suis tombé sur ce passage où il s'écrit :

à propos d'un de ses amis, un *irregular* de Paris, tombé avant l'âge :

« Il espérait, lui aussi, l'immortalité. O faut-il me! combien en as-tu entraîné avec toi dans l'ombre! Combien se sont accrochés, malheureux fous au pan glorieux de ton lirceul! Quand donc la lanterne aiguë d'un sceptique robuste te fouettera-t-elle jusqu'à te faire mourir, immortalité fatale, bourreau qui promets un trône et mènes par le ruisseau et l'hôpital jusqu'au trou commun où les squelettes se gênent? »

Ces lignes pourraient servir d'épithète à Jules Vallès.

— On n'a que l'embarras du choix entre les épisodes touchants ou affreux.

En voici un qui concerne le collège Sainte-Barbe, situé, comme on sait, à quelques pas du Panthéon, dans un coin de la place.

C'était mercredi; la poudrière du Luxembourg venait de sauter, brisant toutes les vitres de Sainte-Barbe; les élèves s'étaient précipités en désordre dans un escalier. De là, on les avait fait descendre dans les caves.

A ce moment M. Dubief, directeur du collège, apprenait, de la bouche même de Régère, que le Panthéon était destiné à partager le sort de la poudrière, au cas où les partisans de la Commune seraient vaincus.

M. Dubief sollicita l'autorisation de faire évacuer le collège; elle lui fut d'abord refusée; mais que ne peut l'éloquence du cœur, l'accent déchirant de la responsabilité! Régère se laissa attendrir. A cinq heures, le personnel de Sainte-Barbe, formant une colonne de cent individus environ, enfants, professeurs, domestiques des deux sexes, sortait par la grande porte, guidé par M. Dubief, qui agitait au-dessus de sa tête un drapeau d'ambulance. L'aumônier marchait à côté de lui, calme sous son habit de prêtre, qu'il s'était refusé à quitter.

La petite troupe s'engagea dans les rues laides et tortueuses qui longent Saint-Etienne-du-Mont, et descendit vers la Pitié. Partout des barricades à tourner ou à escalader; partout le *qui vive* des sentinelles. On ne pouvait avancer que lentement et avec mille précautions; à chaque pas, il fallait parler, dire qui l'on était, affronter les regards soupçonneux des fédérés, noirs de poudre et ruisselants de sueur.

Il est aisé de comprendre les franses de ces enfants, dont quelques-uns n'avaient pas plus de sept ou huit ans. Ils allaient, pâles, muets, tremblants, se serrant les uns contre les autres, ne pensant qu'à se garer des balles, car la fusillade était intense dans ce quartier-là. — Pauvres petits! parmi eux il y en avait deux de bien chers à celui qui écrit ces lignes....

Le but du voyage était la Salpêtrière; on n'y arriva qu'au bout d'une heure et demie, — un siècle! — après bien des périls et bien des anxiétés. Le courageux M. Dubief m'a raconté que plus d'une fois sa respiration s'était arrêtée et que son pouls avait cessé de battre, glacé par le fracas des détonations. Mais aussitôt il se retournait vers ses élèves, en essayant de leur montrer un visage tranquille, et il reprenait sa route à travers de nouveaux obstacles. Sa main serrait avec une telle force le drapeau d'ambulance, qu'il eut grand'peine ensuite à l'en détacher.

A la Salpêtrière on était sauvé. On y passa deux jours et deux nuits, tantôt dans les cours, tantôt dans les caves, au gré des obus.

Samedi matin, les élèves de Sainte-Barbe rentraient dans leur collège, où je me trouvais en proie à une angoisse inexprimable; et quatre petits bras se jetaient à mon cou, pendant que j'entendais ce cri délicieux :

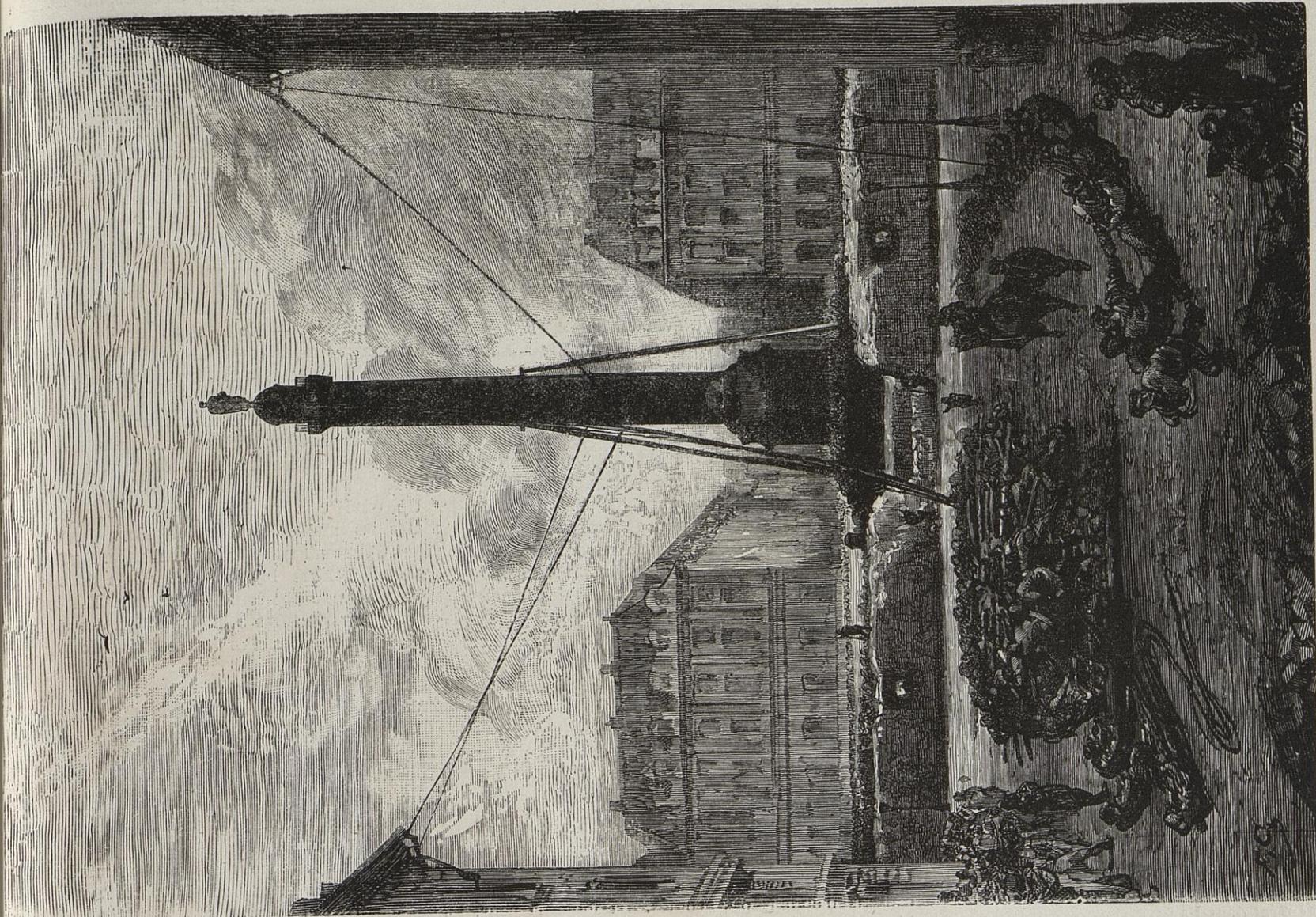
— Mon père!

CHARLES MONSIELET.

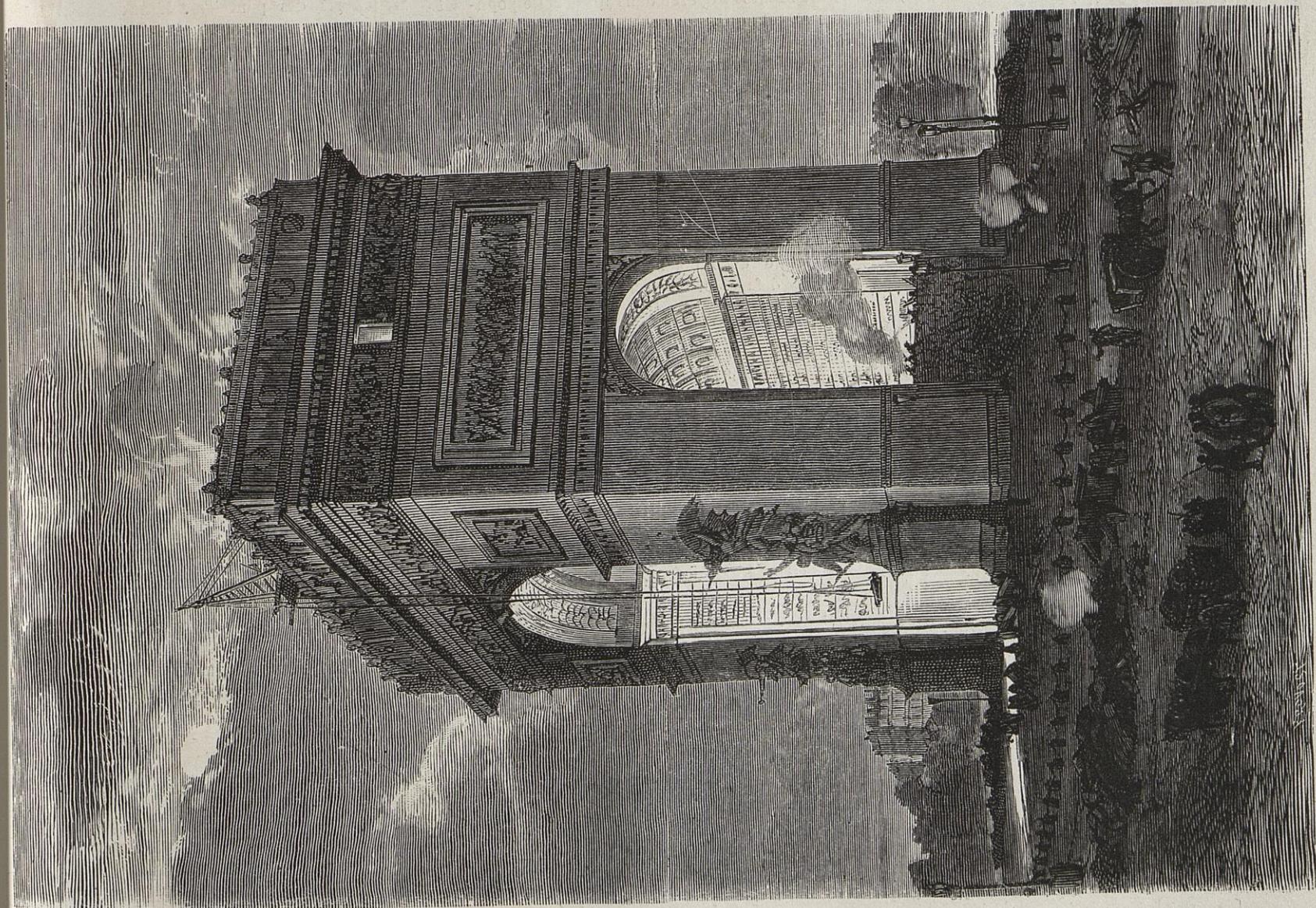


PARIS SOUS LA COMMUNE. — Catastrophe de la poudrière de l'avenue Rapp. — (Dessin de M. Vierge.)

PARIS SOUS LA COMMUNE. — Catastrophe de la poudrière de l'avenue-Rapp. — (Dessin de M. Vierge.)



PARIS-COMMUNE. — La colonne avant sa chute. — Moyen employé pour la détruire. (D'après nature, par M. Chiffard.)



PARIS-COMMUNE. Les fédérés à l'Arc-de-Triomphe. Ascension de mortiers pour établir dessus une batterie. (D'après nature, par M. Provost.)

LA MAISON DE M. THIERS

On a beaucoup parlé de la maison de l'illustre vieillard qui s'est chargé du lourd fardeau de nos malheurs et du salut possible après un pareil cataclysme. Si nous la représentons encore aujourd'hui par la gravure de notre première page, c'est pour bien montrer aux générations à venir ce coup de pioche impie de la Commune dévastatrice. En touchant ainsi au foyer du plus patriotique français, en démolissant le cabinet d'étude du plus grand historien de notre temps, les infâmes ont montré qu'ils ne sauraient respecter ni la propriété, ni la science, ni l'art. Et pourtant quel cerveau eût jamais imaginé les épouvantables forfaits dont l'événement de la place Saint-Georges n'était que le prélude!

Notre dessin était fait avant que Paris ne soit brûlé et détruit; pour ajouter une note de plus à cette première ruine nous avons prié l'artiste de faire passer devant la porte de M. Thiers un convoi de fédérés comme pour montrer que ce ne serait pas impunément que se feraient toutes ces infamies. On sait que les corbillards d'alors étaient pavés de drapeaux rouges d'un sanglant effet. Beaucoup d'autres corps ont passé depuis place Saint-Georges, et dans un appareil plus sanglant encore....; leurs yeux n'ont pu voir sur le mur démantelé du vieil hôtel le brillant drapeau tricolore flottant là où était le seuil....

Elle reprochera la maison, vieillard, et ce sera la France qui te la rendra!

É. H.

Explosion de la cartoucherie de Grenelle

Dans la soirée du 17 mai, à six heures moins un quart, une effroyable explosion produisit un ébranlement général dans Paris.

C'était la cartoucherie située entre l'avenue Rapp et le Champ-de-Mars, qui venait de sauter.

Cette cartoucherie, une des plus importantes, occupait cinq cents ouvrières; ses ateliers couvraient une superficie de plusieurs hectares.

Le feu a pris dans le dépôt de cartouches et s'est communiqué dans tout l'établissement; c'est ce qui explique le roulement explosible.

Aussitôt, de tous les quartiers les compagnies de sapeurs-pompiers se dirigèrent au pas gymnastique sur le lieu du sinistre, ainsi que les ambulanciers, les voitures de place et une foule de piétons.

Du côté de l'École-Militaire, la fumée s'élevait par étages changeants, dans une splendide horreur qu'aucune plume ne saurait retracer; la hauteur de ces mouvantes montagnes de fumée blanche était prodigieuse et s'étendait dans la direction du sud-ouest sur une largeur énorme. Toute la rive gauche semblait enveloppée dans un mobile linéol.

Au bout d'un quart d'heure, un immense incendie s'est fait jour à travers ces innombrables flocons de fumée, et la flamme, terrible, s'est élevée de toutes les parties du bâtiment, à une hauteur de vingt mètres au-dessus des toits. On eût dit qu'un caisson d'artillerie éclatait, ou bien quelque énorme pièce de marine, la Joséphine, par exemple.

Un garde national nous cria, éperdu :

— Éloignez-vous! éloignez-vous! De nouveaux accidents sont à craindre. Le feu gagne à la cartoucherie! Fuyez!

Un infirmier d'ambulance, qui avait été expédié en toute hâte, est venu confirmer ces craintes, qui heureusement étaient exagérées.

On entendait alors une succession de détonations assez semblables aux craquements de la mitrailleuse, mais incomparablement plus formidables.

Une immense colonne de fumée montait dans les nues, se déroulant à plusieurs centaines de mètres. Là elle restait suspendue avec des miroitements de couleurs, des profondeurs brûlantes dans l'ouate jaunissante de la nue. Dans cette nue crépitante éclataient des milliers de cartouches qui retombaient

en pluie de balles sur tous les environs, à plus de mille mètres, en sorte que tout le monde en a pu faire sa triste provision. Il est tombé une quantité énorme de ces balles sur le Trocadéro, où se trouvaient des curieux, à Auteuil, à Passy, à Grenelle et jusque sur l'avenue du Roi-de-Rome.

Dans tous ces quartiers, les carreaux ont été mis en pièces, ainsi qu'à l'ambulance, à l'École militaire, sur tout le parcours de la Seine entre les deux ponts, à la rue Boissy-d'Anglas.

Le trottoir de l'École militaire était littéralement couvert de verre pilé et de cartouches floconneuses.

On connaît la brasserie qui se trouve presque au coin de l'avenue Lamoignon-Piquet. Le propriétaire de cet établissement a une salle à manger dont la couverture est vitrée; au moment de l'explosion le couvert était mis, l'on venait de se mettre à table. La femme, les enfants ont été renversés par le contre-coup et le vitrage est tombé en pluie dans la salle à manger.

L'hôpital qui se trouve à une centaine de mètres du lieu de l'explosion a été comme bouleversé par la commotion. Un sauve-qui-peut général s'en est suivi : religieuses, domestiques, malades, gardiens, infirmiers, tout a fui dans un désarroi qu'il est facile de comprendre. Des réfractaires ont profité de la liberté qui leur était donnée si inopinément. On a vu des hommes en simple pantalon, des femmes à moitié vêtues, sans chaussure, en jupons, s'échapper et se jeter, dans leur effroi, au milieu du danger qu'elles voulaient éviter.

Quatre maisons de cinq étages ont été renversées et beaucoup de bâtiments ont été détériorés par la commotion. Un déménagement hâtif s'est opéré; de tous côtés, on jetait les matelas, les meubles par les fenêtres.

Les chevaux échappés des écuries bondissaient, se cabraient. En vain quelques hommes de bon sens, et qui n'avaient pas perdu leur présence d'esprit, donnaient des conseils, indiquaient de salutaires directions. Les avis étaient inutiles. Les conseils n'étaient pas écoutés. La folie, la peur, l'horreur étaient générales. Mais un retour admirable devait bientôt s'opérer dans toute cette population émue, et qui, un moment après, s'est montrée aussi généreuse, aussi vaillante, aussi secourable, qu'on avait le droit de l'attendre après un malheur si immense et si inattendu.

Ce changement subit dans l'attitude de la population s'est opéré à la vue des blessés, qui arrivaient, les uns supportés par des camarades, les autres trainés dans des voitures, dans des tapissières, dans les omnibus et dans les voitures des ambulances, qui n'ont pas tardé d'accourir par toutes les avenues, par tous les ponts.

Les soins et le dévouement les plus empressés n'ont pas fait défaut, et la panique, qui n'a duré qu'un instant, a fait place, ainsi que nous l'avons dit, à la plus vive et à la plus intelligente sollicitude. Tout le monde s'est offert pour secourir les victimes. Les dames sont accourues pour porter les brancards. Les premiers soins ont été donnés en plein Champ-de-Mars. Les blessés ont été pansés provisoirement et, autant qu'ils ont pu, ont cherché un abri qui leur a été partout offert. Nous voyons des infortunés assis sur les bancs des Champs-Élysées, dans une prostration qui fait mal.

Les premières victimes qu'ont aperçues nos regards, étaient quatre cadavres sur une civière et n'ayant pas forme humaine : c'étaient des cadavres d'enfants de tout âge. Une pauvre femme enceinte suivait la civière. Sa figure était labourée par les projectiles. Une femme que nous empêchons de se jeter à l'eau n'a pu de longtemps être calmée. Elle nous dit qu'un de ses enfants est dans sa maison et que cette maison vient de s'écrouler.

A l'hôpital du Gros-Caillou un bouffet plein est entré dans le poste et a blessé quelques gardes nationaux qui s'y trouvaient.

A l'hospice militaire, une quantité de bombes, boîtes à mitrilles ont frappé des infirmiers et des gardes.

Dans la baraque n° 56, au Champ-de-Mars, où est cantonné le 228^e bataillon de marche, plusieurs balles ont atteint des gardes à la figure, aux bras, et blessé quelques hommes très-grièvement.

Dans une maison, au sixième étage, rue de l'Université, à l'angle du Champ-de-Mars, une femme a été littéralement coupée en deux. Des cartouches ont atteint la manutention du quai de Billy.

L'ambulance américaine des Champs-Élysées se remplit à vue d'œil de blessés, de mourants. — Deux cents voitures à bras, omnibus, brancards de toutes sortes entrent et sortent chargés de quatre, cinq, jusqu'à huit cadavres.

Aux alentours de la capsulerie, des bras, des jambes, sont projetés jusqu'au milieu du Champ-de-Mars.

Deux jeunes filles sont retrouvées dans un état navrant; tout le devant de leur corps a disparu; le reste est carbonisé. Plus de cheveux! Les yeux ne sont plus qu'une sanie noirâtre et purulente.

A ce moment, — dit le rédacteur du journal *la Vérité*, auquel nous empruntons ces détails intéressants, — les blessés arrivaient par groupes. Généralement, ceux qui se sentaient légèrement atteints prêtaient leur appui à leurs camarades, puis s'éloignaient clopin-clopant. Les assistants leur donnaient leurs mouchoirs, leurs foulards, leurs manteaux, leur argent.

Un ouvrier a eu l'idée de faire une quête. De toutes les mains les écus, les pièces d'argent, les pièces d'or sont tombés avec abondance. Des femmes ont donné leurs bijoux; tout cela a été offert et reçu avec une touchante délicatesse. Des cochers ont mis leurs voitures à la disposition des victimes et les ont ramenées chez des amis, chez des parents, chez des voisins.

Car c'était la difficulté; comment abriter tout ce monde, comment donner l'hospitalité à tant de gens qui, en un instant, en quelques minutes, ont tout perdu? Tant bien que mal on s'est arrangé. Nous avons vu accourir les ambulanciers, les cantinières. Tout le monde s'est multiplié; pas de bavardage; chacun agissait avec promptitude, à propos, sans trouble, sans confusion.

Les marins des canonnières avaient mis leur flotille à l'abri, et ils ont aussi apporté leur contingent d'activité et de secours.

Tout cela, pendant que l'incendie continuait malgré les efforts des pompiers. Néanmoins il faut constater qu'on s'est rendu vite maître de ce feu terrible. Il semblait qu'il avait duré une éternité; c'est l'intensité du désastre qui a fait croire à sa durée, qui a été médiocre. Mais les flots de fumée ont pu faire croire qu'une seconde explosion était à redouter.

Les familiers de l'établissement ont bientôt rassuré la population qui, d'ailleurs, avec le courage habituel aux Parisiens, s'était jointe aux pompiers et faisait bravement la chaîne pour amener les torrents d'eau qui en quelques minutes ont arrêté l'incendie.

Combien le désastre eût été plus grand si le modeste et valeureux corps de pompiers n'eût pas aussi promptement agi! On en jugera quand on saura que la poudrière contenait une quantité considérable de cartouches pour chassepots. On assure qu'il y en avait plusieurs millions outre quatre-vingt charges à boulet.

La population a attribué avec raison la cause du désastre à la malveillance. On a opéré des arrestations assez nombreuses. On a arrêté un homme qu'on a trouvé dans une des baraques du Champ-de-Mars où il était couché à plat ventre et mort de peur; mais on l'a bien vite relâché.

Une femme qui, chez un marchand de vin, aurait dit être prévenue de la catastrophe trois jours auparavant et avoir délogé du quartier, a été aussi arrêtée.

On affirmait qu'on avait vu des artilleurs se glisser en cachette, qu'ils avaient allumé des mèches, et qu'ils s'étaient sauvés avant l'explosion. Un d'eux aurait dit à un enfant :

— Sauve-toi, parce que cela va sauter!

Ce sont là des commérages dont la sagesse population de Paris a bientôt aperçu la perfidie et la fausseté.

Un obus a-t-il allumé l'incendie? Ce n'est pas probable. Sans doute les obus sont tombés ce jour-là dans le Champ-de-Mars; mais au moment de cette terrible explosion, aucun obus n'a été signalé, et on n'en avait pas entendu le sifflement. Ceci est

constaté par plus de vingt personnes qui ont assisté à toute l'affaire et qui se trouvaient dans le voisinage de la cartoucherie [au moment de la catastrophe].

Pour bien préciser les localités où le sinistre est arrivé, il faut savoir que la cartoucherie est à l'angle de l'avenue Rapp et de l'avenue Labourdonnais.

Il y a deux corps de bâtiment. L'un est le dépôt des projectiles chargés, l'autre, parfaitement distinct, est l'atelier. Dans celui-ci, des centaines d'ouvrières étaient occupées, tandis que l'autre n'en occupait qu'une vingtaine. C'est là que le feu a pris.

Dans le dépôt, il ne devait y avoir que les gens chargés de transporter les paquets et les projectiles, à mesure qu'ils sont préparés. Il est probable que l'explosion a d'abord eu lieu dans cette partie de l'établissement.

Ce dépôt se trouvant composé de plusieurs caves, c'est de là qu'elle serait partie à son début. Faut-il voir là une preuve que le désastre ne peut être attribué à la malveillance ?

Le colonel Razouaï, qui commandait l'École militaire, avait demandé depuis plus de quinze jours que cette poudrière située dans un endroit si dangereux, fût transportée ailleurs. Le matin encore, se trouvant au ministère de la guerre, il réclamait de nouveau qu'on reléguât en lieu plus sûr cet établissement.

Le chef d'état-major du général La Cécilia, ancien médaillé militaire et capitaine dans l'armée de la Loire, a reçu un éclat à la main et une balle au genou ; il a été frappé devant la porte du quartier de cavalerie. Il est tombé sur la face.

Vers sept heures, le général Dombrowski arrive sur le théâtre du sinistre. Il est en voiture. Son état-major le suit. Nous distinguons aussi Courbet qui arrive de son côté, haletant.

Par l'avenue de Lamothe-Piquet arrivait un magnifique clarence attelé de deux chevaux blancs et suivi de deux officiers à cheval.

A l'intérieur de cette voiture, nous apercevons un citoyen M. Gaudin, chef d'état-major de M. Descluze qui, de loin paraissait vêtu d'une robe rouge, semblable à celle que portaient sous le régime déchu les membres de la cour suprême au jour des *Te Deum*. Un cache-nez blanc jeté autour du cou complétait l'illusion.

Devant cette apparition de grand inquisiteur, la foule émue s'écarte avec terreur.

Des délégués de la Commune accourent ensuite de tous côtés.

Jamais peut-être explosion n'a causé tant de dégâts et fait tant de victimes. La commotion a été ressentie à une distance considérable. Au haut du faubourg Saint-Honoré, les meubles ont dansé ; à Vaugirard, rue Lecourbe et dans les environs, les vitres ont été brisées ; au palais National, les fenêtres se sont ouvertes ; partout, à deux kilomètres de distance, on a éprouvé des secousses plus ou moins violentes.

On peut, dès lors, se faire une idée des effets qui ont dû se produire de près. Les rues de Grenelle et Saint-Dominique-Saint-Germain ont notablement souffert. Outre les volets détachés, les vitres brisées, un grand nombre de maisons ont été, par suite du tremblement de terre et de la vibration de l'air, fortement endommagées ; les murs ont été lézardés ; les toits se sont effondrés, les plafonds écroulés. Aux environs, on ne marche que sur des éclats de vitre, des gravats et des balles projetées par millions aux environs, sur le Champ-de-Mars, partout.

La cité ouvrière construite en 1867, a été fortement ébranlée. Les toits se sont affaissés, les planchers supérieurs abattus, les cloisons démolies.

Cette vaste construction était habitée par une foule d'ouvriers. Plusieurs victimes sont encore sous les décombres.

Sur la façade de la Cité, on remarque au quatrième étage une large trace noire. C'est l'empreinte d'un cadavre projeté. Par-dessus ce bâtiment ont été lancés un tronc de cadavre et une jambe, qui sont tombés rue de l'Université, en face le n° 213, près le bâtiment qui contient le mobilier dit de la Couronne. Un bras a été trouvé sur le toit d'un troisième étage.

Des portes cochères ont été brisées rue de l'Université, et l'une d'elles a été brisée par un gros biscailien.

Cette explosion a produit des effets étranges. Des personnes qui se trouvaient sur le Champ-de-Mars sont tombées et sont restées paralysées et privées du sentiment de la vie pendant une demi-heure.

Les chevaux des cavaliers se sont abattus et relevés pour retomber encore.

La cartoucherie formait un emplacement circulaire divisé en un grand nombre d'ateliers. Le sol est jonché de débris : plomb fondu en prodigieuse quantité ; ferrure, papiers, tabac, poêles, crins, ganses, caoutchouc, gazes, fusils tordus, bombes, etc., des lambeaux de vêtement, des souliers.

On n'a pu retrouver la moindre trace de vingt gardes nationaux du poste.

Environ cent baraquements ont été détruits par l'incendie, ou mis en pièces ou démolis.

Un détail qui nous paraît de la plus haute importance est celui-ci : les ouvrières, au nombre de cinq cents, étaient parties à cinq heures.

Faut-il n'y voir que la main du hasard ?...

Dans les débris dont le sol a été recouvert à trois cents mètres du foyer principal, nous avons vu des débris de cadavres : un tronc d'homme, un avant-bras, des jambes carbonisées, des fragments de cervelle. Tout cela au milieu de décombres fumants.

Un poste de la garde nationale, situé à cent mètres de la cartoucherie, a eu ses hommes presque tous blessés, ceux qui ne l'ont été que légèrement se sont enfuis affolés de terreur.

Les maisons de l'avenue, celles des rues voisines et jusqu'à la rue de l'Université ont eu leurs vitres cassées et leurs cloisons fendues ; plusieurs de ces maisons sont prêtes à s'écrouler, encore pleines de leurs locataires blessés ou terrifiés.

Les premiers secours ont été apportés par les bataillons casernés au Champ-de-Mars : le 55^e, le 71^e, le 93^e et le 80^e, qui ont offert leur puissant concours aux pompiers accourus de tous côtés.

A huit heures on était maître du feu, tout ayant été englouti dans cette effroyable irruption.

Le lendemain une foule immense visitait le théâtre du terrible accident.

Un cordon de sentinelles interdisait l'accès de la cartoucherie dont les débris même avaient disparu, car les maisons les plus voisines présentent des fissures assez considérables pour faire craindre qu'elles ne s'écroulent.

En outre, l'établissement contenait 40,000 kilogrammes de poudre et le tiers seul contenu dans la cartoucherie a sauté. Par un heureux hasard, la poudrière a été épargnée.

Il n'en a pas été de même de la cité placée derrière la cartoucherie. La toiture s'est effondrée, ainsi que les planchers, et les fenêtres ont absolument disparu. Il ne reste de cette vaste construction que les murailles. La plupart de ses malheureux habitants ont été sauvés par les fenêtres, avec des cordes et des draps noués.

Nous l'avons dit, l'hôpital a beaucoup souffert, il ne reste pas une fenêtre ; rien n'a résisté à l'explosion, et des boîtes à mitrailles ont été projetées à l'intérieur de l'édifice.

L'hôpital a été évacué en vingt-cinq minutes ; malades et blessés ont été transférés aux Invalides, et il n'y en avait pas moins de cinq cents.

Il y a eu vingt infirmiers et deux malades blessés légèrement.

On doit les plus grands éloges au dévouement et à l'intelligence déployés dans cette triste circonstance par l'administration de l'hôtel des Invalides ; qui a fait placer les blessés dans l'infirmierie, et les malades, dont l'état demande des soins moins urgents, dans les chambres restées libres.

Au reste, le service médical a rivalisé de zèle et de courage. Le docteur Chenu, chef de l'ambulance de la Société internationale, s'est immédiatement rendu, avec une partie de son personnel, sur le lieu du sinistre, où, par parenthèse, les gardes nationaux qui avaient reçu une consigne très-sévère, les ont empêchés de passer tout d'abord.

Une soixantaine de femmes et d'enfants ont reçu asile dans l'ambulance des Champs-Élysées, où ils

ont été soignés, réconfortés et consolés, en attendant qu'on vint les réclamer.

Nous citerons également le docteur Demarquay, directeur de l'ambulance de la Presse, et tout le personnel médical de l'hôpital du Gros-Caillou, dont la conduite a été au-dessus de tout éloge.

On a construit à la hâte une baraque pour recevoir les débris humains recueillis de toutes parts. On en a découvert dans les endroits les plus invraisemblables. Une tête, entre autres, a été retrouvée sur une maison.

Au Champ-de-Mars, les commérages vont leur train. On assure qu'outre l'artilleur porteur de la mèche soufrée, on aurait arrêté un homme revêtu d'habits bourgeois qu'un cantonnier aurait aperçu jetant un objet *quelconque* dans une partie de la cartoucherie, peu de temps avant l'explosion.

Ce serait un grand jeune homme de vingt et quelques années, lequel, placé sur l'avenue de Lamothe-Piquet, aurait jeté quelque chose dans la partie de la cartoucherie où se trouvent les munitions confectionnées.

Il était en bourgeois, revêtu d'un paletot marron et d'un chapeau haut de forme. Il a été aperçu et dénoncé par un cantonnier chargé d'arroser les avenues.

La foule a failli l'écharper, et c'est avec toutes les peines imaginables que les gardes nationaux qui l'avaient arrêté, on pu le protéger.

En outre, on aurait découvert, caché dans une baraque, un homme déguisé en sergent d'artillerie, et tenant encore à la main une mèche soufrée dont il n'avait pas eu la précaution de se défaire, ainsi qu'un personnage accompagné d'une femme et qui, fort pâle, cherchait à regagner sa voiture.

L'avant-veille, à six heures du soir également, rue du Ruisseau, vers Clignancourt, avait eu lieu, dans les mêmes circonstances, l'explosion d'une fabrique de cartouches, chez un ancien artificier de l'Hôtel-de-Ville. Cette explosion, qui a été moins considérable parce qu'elle contenait peu de munitions, a eu lieu aussi après le départ des ouvrières. Un délégué de la Commune venait de quitter l'établissement.

L'émigration polonaise de Paris a fait de nombreuses démarches pour obtenir l'élargissement d'un des membres arrêté après l'explosion de l'avenue Rapp.

Nous ignorons encore ce que sont devenus les accusés dont la Commune nous annonçait à grand fracas l'incarcération ; mais nous craignons bien que l'enquête projetée soit demeurée à l'état de projet et que de pauvres diables innocents aient payé de leur vie le crime de quelques vandales, et nous n'osons espérer qu'on découvre jamais le mot de cette énigme mystérieuse posée par la Commune, mot qu'elle aura sans doute emporté avec tant d'autres, dans la tombe odieuse où elle vient de s'ensevelir, au milieu des ruines fumantes de Paris.

V.-F. M.

L'ARC-DE-TRIOMPHE

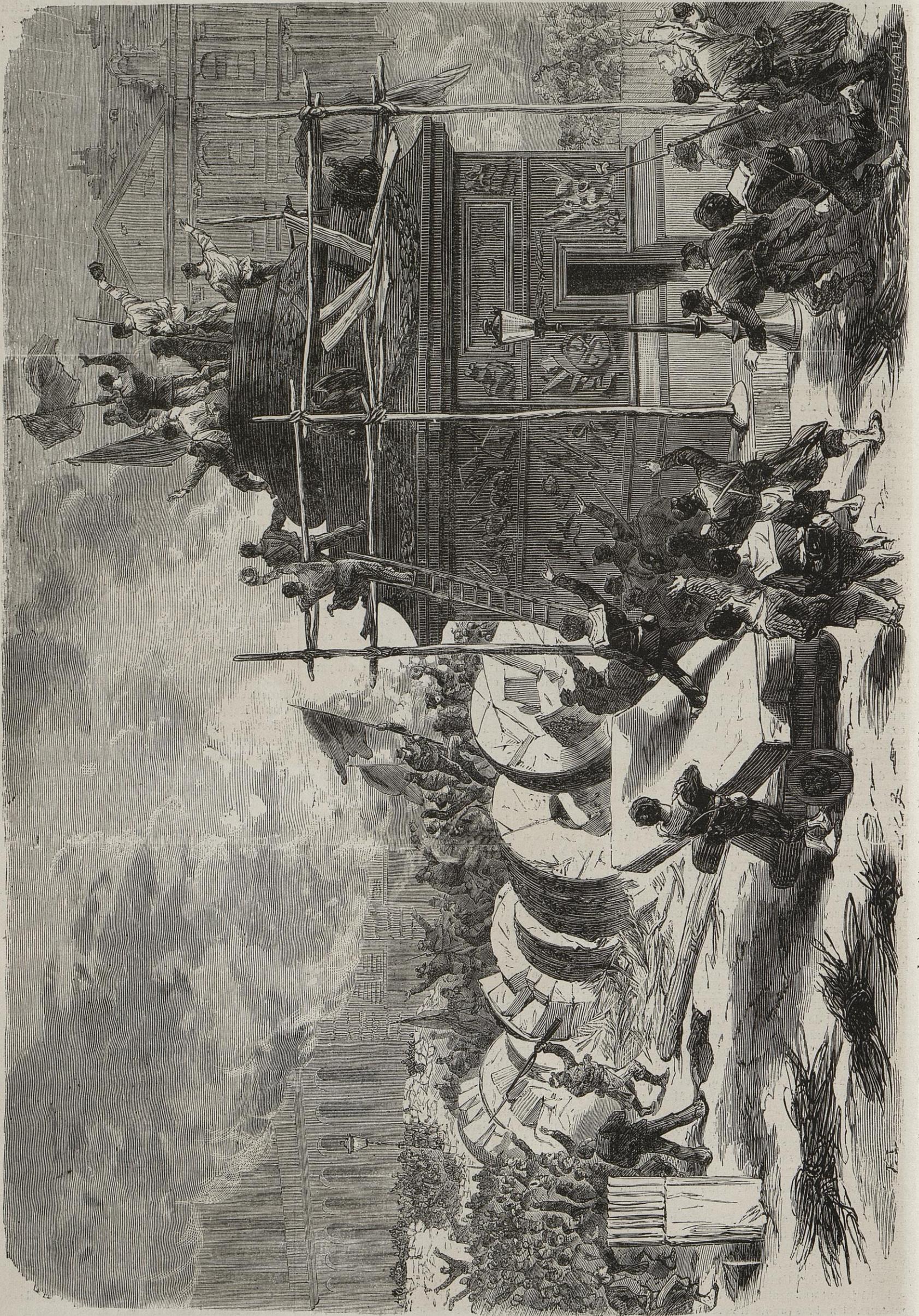
Quelques heures avant l'entrée de l'armée régulière dans Paris, les batteries de brèche établies par les Versaillais avaient ouvert le feu dans le bois de Boulogne. Elles tiraient sur le rempart avec des boulets pleins à pointes d'acier, pendant que les mortiers rendaient inhabitables les environs des chemins de ronde. C'est à trois cent cinquante mètres environ du rempart que ces batteries fonctionnaient.

A Courbevoie, une terrible batterie de 19 pièces de marine avait été installée. Elle était commandée par un capitaine de frégate. Elle tirait sur les bastions des Ternes et surtout sur les groupes de fédérés qui campaient entre le pont et la porte d'Asnières.

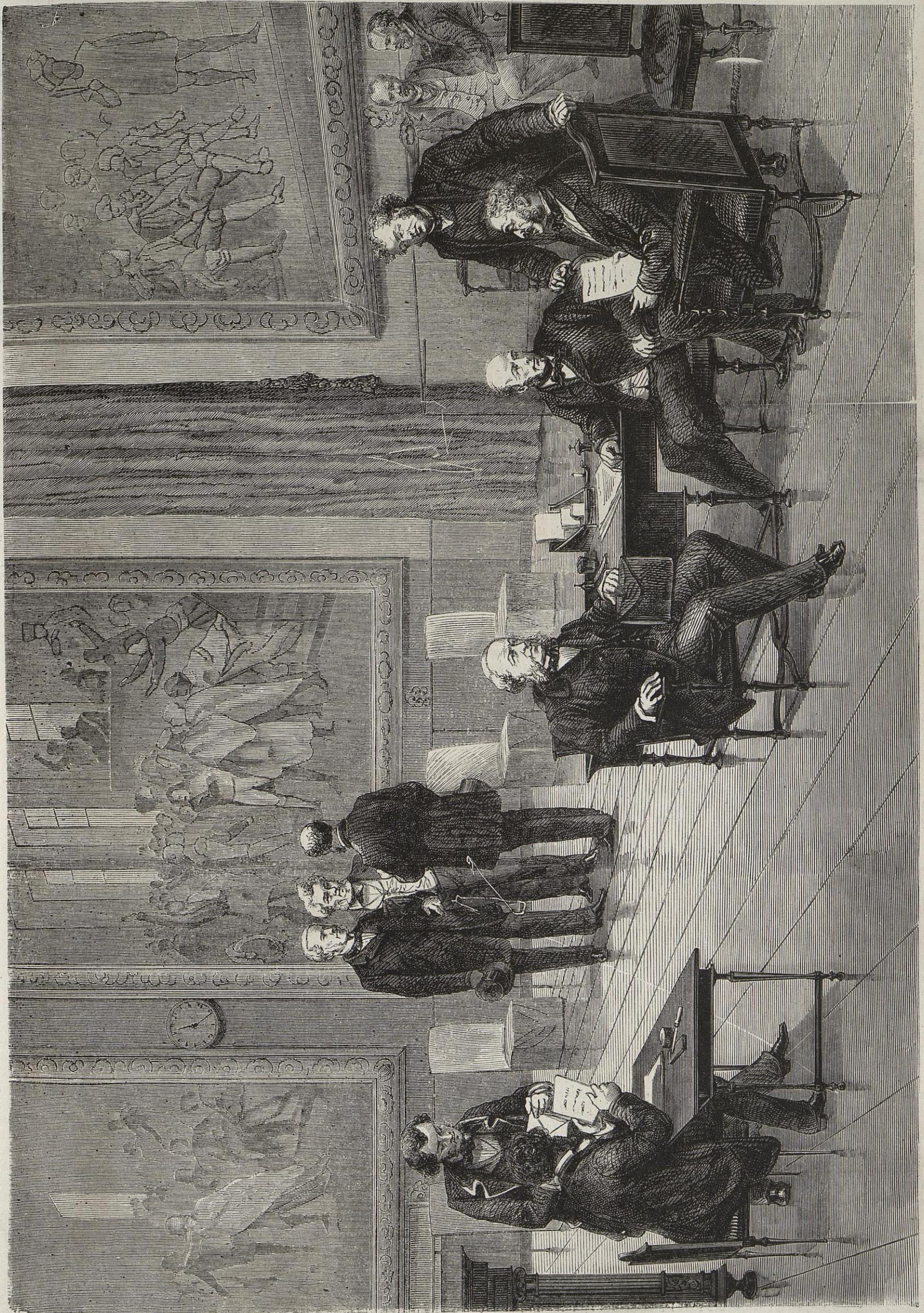
Pour conjurer ou tout au moins combattre une attaque imminente du côté de la porte Maillot, les insurgés amenèrent pendant la nuit plusieurs obusiers et les disposèrent sur la plateforme même de l'Arc-de-Triomphe.

On sait maintenant combien ces engins de destruction furent impuissants à arrêter l'élan de l'armée libératrice.

M. V.



LES ŒUVRES DE LA COMMUNE. — La colonne aussitôt après sa chute. — Fédérés et faux marins plantant le drapeau rouge sur son socle. — (D'après nature, par M. Lançon.)



VERS VILLES. — M. Jules Favre, M. Pouyer-Quertier et leurs collègues chez M. Grévy avant la lecture du traité de paix ratifié par l'Assemblée nationale. — (Dessin de M. Bocourt.)

LES RELIURES DE LA COMMUNE. — La colonne aussitôt après sa chute. — Fedéres et faux marins plantant le drapeau rouge sur son socle. — (D'après nature, par M. Langon.)

DÉMOLITION DE LA COLONNE VENDÔME

« En France, rien n'est ferme tout à fait.

« Déjà, une fois, les orages ont arraché du faite de la colonne Vendôme le chapiteau, l'homme de fer qui pose sur son fût, et en cas que les communistes parvinssent au gouvernement, le même accident pourrait lui arriver une seconde fois, ou bien même la rage d'égalité radicale serait capable de renverser toute la colonne, afin que ce monument et symbole de la gloire fût entièrement rasé de la terre.

« Aucun homme et aucune œuvre humaine ne doit, d'après ces égaux communistes, surpasser une certaine mesure communale, et l'architecture aussi bien que la poésie épique est menacée de ruine. »

Henri Heine prophétisait, en 1844, dans son livre de *Lutèce*, les événements de 1871.

C'est aux démolisseurs de la Commune qu'était réservé le triste privilège de réaliser le sinistre projet des émigrés et de Blücher, projet à l'exécution duquel s'étaient opposés nos ennemis même victorieux.

Sans être fanatique de cette imitation de la colonne Trajane, — à cela près que le modèle est en marbre, — il faut bien avouer que la colonne Vendôme est un monument très-respectable à tous les points de vue.

Comme l'a fort bien dit un de nos meilleurs confrères : « Déchirer ce beau ruban de bas-reliefs qui ceignant vingt-deux fois la colonne, s'y déroule sur une spirale de sept cents pieds de longueur; remettre au creuset les soixante-seize épisodes d'une histoire qui est, après tout, celle de nos armées, faire disparaître le souvenir de nos anciens triomphes, au moment où l'ennemi se prépare à élever les trophées qui consacrent nos malheurs présents, ce n'est pas seulement commettre un acte de vandalisme, c'est enlever au peuple une image qui pouvait au moins le consoler de ses revers, c'est confondre l'héroïsme d'une nation avec l'orgueil d'un roi, c'est rejeter sur la grande armée la haine légitime qu'inspirent les ambitieux, les conquérants et les despotes; c'est enfin usurper sur la mémoire des sculpteurs qui ont travaillé à la colonne, et dont la plupart ont un nom illustre, tels que Bartolini, Bosio, Bridan, Callamart, Chaudet, Clodion, Deseine, Dumont père, Petitot, Gérard, Steff, Tannay, Gelée.

« Sous la direction de Denon, alors directeur des musées, les soixante-seize sujets écrits au ciseau sur la colonne furent composés par Bergeret, qui a été à son heure un artiste éminent, et dont les peintres recherchent encore les eaux-fortes.

« Le piédestal du monument est à lui seul un chef-d'œuvre.

« Les proportions de la porte, les ornements qui l'encadrent, sculptés par Gérard sur les dessins de Mazois; les feuilles du tore faillées largement et au vif, le style des guirlandes, et par-dessus tout la décoration des faces latérales et postérieure, sont des morceaux d'une grande distinction et digne du plus haut intérêt. La confusion apparente dans laquelle ont été jetés les uniformes, les armes et les équipages militaires de l'ennemi, canons, carabines, pistolets, sabres, étendards, trompettes, casques, schakos, est une idée tout à fait heureuse et d'une rare beauté. »

Les journaux de 1834 nous apprennent que la colonne Vendôme s'appelait d'abord colonne d'Austerlitz et qu'elle fut fondue on le sait, avec les canons pris sur les armées russes et autrichiennes, pendant la campagne de 1805. Douze cents canons avaient été mis par l'administration de la guerre à la disposition des architectes. Il y avait là 900,000 kilogrammes de bronze.

Fondue en 1806, elle a été terminée en 1810.

Sa hauteur est de 118 pieds, sans compter le piédestal, son diamètre est de 12 pieds, sa fondation a 30 pieds de profondeur. Elle a été assise sur le pilotis établi pour la statue équestre de Louis XIV, qu'elle remplace.

Les aigles en bronze de l'attique, au-dessus du piédestal, pesaient chacun 500 livres.

Les bandes de bronze sur lesquelles sont les ta-

bleaux en bas-relief des exploits de la campagne de 1805, ont chacune 3 pieds 8 pouces de haut et sont séparées entre elles par un cordon sur lequel est inscrite l'action représentée dans les tableaux qui les dominent.

L'inscription placée sur la lanterne du dôme, du côté qui fait face aux Tuileries rappelle que :

« Ce monument a été élevé à la gloire de la grande armée. »

Il eût suffi d'enlever la statue de Napoléon I^{er} pour ôter au monument son caractère antipathique en lui conservant sa destination première.

Deux fois déjà l'effigie du premier Bonaparte avait été descendue; mais le monument élevé à la gloire de l'armée française avait été respecté, même par les alliés en mai 1814.

La statue, qui a dix pieds de haut, pèse 2,556 kilos.

L'homme au petit chapeau, qui avait été transporté, il y a quelques années, à Courbevoie, avait été fait par M. Seurre avec le bronze de seize canons ennemis, tirés de l'arsenal de Metz.

L'exécution de la colonne, d'abord fixée au 5 mai, a eu lieu le 17 mai.

Les journaux de la Commune avaient annoncé la « cérémonie » pour deux heures.

Dès midi, une foule immense se presse rue de la Paix, place du nouvel Opéra et rue Castiglione. Les fenêtres et les balcons sont garnis de curieux.

Les ouvriers travaillent encore sur l'échafaudage, masqué par des toiles.

Les uns agrandissent l'ouverture en sifflet taillée dans la pierre jusqu'à l'escalier, et assez large pour livrer passage à un homme; les autres scient horizontalement la pierre du côté de la rue Castiglione; d'autres enfin, achèvent de préparer le lit de fascines, de sable, de madriers, de fumier, sur lequel doit s'étendre le monument.

Un câble relie la partie supérieure à un cabestan installé dans la rue de la Paix.

Quelques dessinateurs prennent des croquis; des manœuvres balayent les débris de pierres réduites en poussière.

À deux heures, on enlève les toiles.

Bientôt un citoyen grimpe sur la plate-forme et en fait le tour, en agitant un drapeau tricolore, sans doute pour indiquer que la chute de la colonne doit entraîner celle du drapeau. En tout cas, c'est un signal. La musique du 190^e bataillon exécute *la Marseillaise*, à laquelle succède *le Chant du Départ*, exécuté par la musique du 172^e bataillon.

Nous remarquons, au milieu de la foule, M. Glais-Bizoin, tête nue.

Les canons braqués sur la rue de la Paix sont retirés, et, par mesure de précaution, on a enlevé le milieu de la barricade construite en pavés.

Quelques membres de la Commune vont prendre place sur le balcon du ministère de la justice.

À trois heures et demie, le clairon sonne. Les ouvriers descendent de l'échafaudage. On fait éloigner tout le monde.

On fait manœuvrer le cabestan. Les trois câbles se tendent et se rejoignent; on observe d'un œil avide et anxieux.

Les regards se portent alternativement sur la partie scindée et sur la statue. Un nuage blanc passe, et, dans sa marche, on croit voir tomber la colonne.

Il s'écoule quelques minutes. L'incertitude et la crainte du danger croissent en proportion de l'attente.

Tout à coup un fort craquement se fait entendre. Grande rumeur dans la foule. Est-ce la colonne qui cède? Point! C'est un cabestan qui casse, en renversant cinq ou six travailleurs attelés au moulinet.

Un marin est blessé à la main.

On envoie chercher un nouvel appareil.

Cinq ou six ouvriers escaladent le piédestal et commencent à travailler de la pioche et de la pince sur le fût de la colonne, qui ne paraît pas suffisamment entamé, besogne périlleuse et dont on suit les progrès en frémissant.

Pendant ce travail, trois corps de musique, qui ont pris position devant le ministère de la justice, l'état-major et le numéro 10 de la place, exécutent des fanfares militaires et des airs patriotiques.

Quatre heures et demie sonnent quand on laisse de nouveaux cordages. Les ouvriers redescendent. Le clairon avertit la foule qu'elle doit s'éloigner.

Les cabestans fonctionnent, les câbles se tendent lentement.

Un cri, étranglé par la peur d'un accident dont il est impossible de mesurer l'étendue, part de toutes les bouches.

La colonne s'ébranle. Un silence d'épouvante se fait dans la foule anxieuse; puis, après avoir oscillé un instant sur sa base, cette masse de bronze et de granit tombe sur le lit qui lui a été préparé. Un bruit sourd se mêle au craquement des fascines; des nuages de poussière s'élèvent dans les airs.

Les aiguilles de notre montre marquent cinq heures trente-cinq minutes.

Les maisons ont éprouvé une légère trépidation.

La foule, qui a fait involontairement un mouvement de recul, semble frappée de stupeur et s'éloigne lentement, en proie à une tristesse qui tient du désappointement.

Les spectateurs les plus rapprochés se précipitent vers le monument abattu; quelques cris isolés de « Vive la Commune! » partent de la place Vendôme.

Les fascines et le fumier ont été chassés de chaque côté à plus de dix mètres.

La colonne est toute disloquée.

La statue a un bras cassé et la tête séparée du tronc.

Des pseudo-marins arborent le drapeau rouge sur le piédestal resté debout.

Un sergent escalade le soubassement de l'ex-édifice et prononce un discours. Il est interrompu par la foule impatiente. Le général Bergeret, monté sur les débris de la colonne brisée, parle à son tour.

La musique exécute *la Marseillaise* et *le Chant des Girondins*.

Les cordons de sentinelles qui gardent la place sont rompus. Vingt mille personnes se précipitent autour des débris de la colonne; chacun cherche à s'emparer de quelques bribes de bronze, de fer ou de pierre.

Un escadron arrive au grand trot et se range autour de ce qui fut le monument du premier empire pour maintenir la cohue. Les cavaliers ont fort à faire.

Le Génie que César portait dans sa main a déjà disparu.

Les bas-reliefs avaient été mutilés par les fédérés. L'abattage avait été soumissionné au prix de 35,000 francs. Il y avait un dédit de 500 francs par jour à partir du 4 mai, ce qui a réduit de 6,000 fr. la somme à payer par la Commune au sinistre exécuteur du monument.

Il y a deux mois à peine, quand des événements inouïs eurent une troisième fois conduit les Prussiens dans Paris, il nous eût semblé que notre malheur eût été plus grand encore, s'il leur avait été permis de porter une main impie, ou même un regard haineux sur nos monuments publics, cette radieuse partie de notre gloire nationale. Si une pensée pouvait nous faire oublier un instant Sedan et Metz dans le présent, c'était Iéna dans le passé, la revanche dans l'avenir; c'était ce bronze conquis sur notre vainqueur d'aujourd'hui: pour nous à la fois exemple et espoir.

Sauvée de nos désastres militaires, la colonne Vendôme devait périr dans nos discordes civiles.

La Commune avait porté une main sacrilège sur ce monument élevé à la gloire de la France, fait avec l'airain conquis par ses enfants sur tous les champs de batailles de l'Europe.

Il appartenait à la France de relever ce trophée national dont la destruction était une violence faite à la vérité de l'histoire et une atteinte aux intérêts sacrés de l'art.

L'Assemblée nationale a décrété que la colonne, rétablie, serait surmontée de la statue de la France.

À la même heure, notre grand poète, Victor Hugo, publiait à Bruxelles une admirable pièce de vers, dont nous détachons le fragment suivant :

Mais c'est la France! Quoi! Français, nous renversons
Ce qui reste debout sur les noirs horizons!
Ici grande France est là! Qu'importe Bonaparte?
Est-ce qu'on voit un roi quand on regarde Sparte?
Otez Napoléon, le peuple repartait,
Abattez l'arbre, mais respectez la forêt.

ces grands combattants, tournant sur ces spirales, plantant les champs, les tours, les barques-amirales, élançant murs et ponts, fossés, fleuves, marais, est la France montant à l'assaut du progrès. Otez de là César, mettez-y Rome. Qu'on voie à cette cime un peuple et non un homme.

de nos propres mains nous achevons la France c'est nous qui faisons cela! Nous nous jetons sur ce double trophée enivré des Teutons, et massue au poing, tous à la fois, en foule, sous nos propres coups que notre gloire croule! nous la brisons d'en haut, d'en bas, de près, de loin, toujours, partout, avec la Prusse pour témoin!

ceux à qui fut livrée et vendue l'invincible épée, ô patrie éperdue! sont là, ceux par qui tomba l'homme de Ham; devant Reishchoffen qu'on efface Wagram. Arango raturé, c'est Waterloo qui reste page altière meurt sous la rage funeste; qui souille survit à ce qui rayonna, pour garder Forbach, on supprime Iéna!

la Prusse, tenant Paris sous son talon, nous eût crié: — Je veux que vos gloires s'enfuient, que vous avez là deux restes qui m'ennuient, un pilastre d'airain, cet arc de pierre; il faut le démolir, ici, dressez un échafaud. — O fureur! comme on eût dit: Souffrons! c'est trop! ceci passe tous les affronts! mourir cent fois! nos morts seront nos fêtes! comme on eût dit: Jamais! Jamais!

— Et vous le faites!.....

Corneille fût-il jamais mieux inspiré? Quelle voix plus éloquente flétrira jamais l'acte odieux et anti-patriotique de ces iconoclastes modernes, qui semblaient vouloir effacer l'histoire et détruire tous les souvenirs de la patrie, comme si on pouvait détruire la patrie, surtout quand elle s'appelle la France!...

V.-F. MAISONNEUVE.

UNE LETTRE DE M. BONJEAN

Le 20 mars dernier, M. le président Bonjean fut arrêté par la Commune sous le prétexte de servir d'otage aux criminels qui viennent d'épouvanter l'univers. Un journal, le *Quotidien*, de Riom, nous apporte aujourd'hui une lettre de l'éminent magistrat, précieuse lettre que le hasard, dit ce journal, a mise pour un instant entre les mains du rédacteur.

Chose étrange, M. Bonjean avait été le seul au Sénat qui ait soutenu cette démocratie au nom de laquelle des sauvages l'ont mis en prison.

Nous croyons devoir publier en entier cette page, qui restera, nous ne voulons pas en douter, comme un des plus grands exemples de courage civil, comme une leçon à méditer par les magistrats de tous les temps et de tous les pays. A ceux qui ont osé proférer ce blasphème que la magistrature de notre pays avait dégénéré, nous opposerons cette lettre si pleine de dignité, de grandeur, d'oubli de soi-même, d'amour de la France, cette lettre où le sentiment du devoir domine toutes les autres aspirations d'une hauteur incomparable.

« Mazas, le 30 avril 1871.

« Vous m'avez demandé, mon cher Guasco, pourquoi deux fois, le 8 septembre et le 20 mars, j'étais rentré à Paris, alors que le séjour de cette ville pouvait présenter de sérieux dangers. Vous êtes étonné surtout que je n'aie pas profité de l'armistice du 28 janvier pour aller embrasser à Bayeux ma femme et mes enfants, pour lesquels vous connaissez mon extrême tendresse et dont j'étais séparé depuis si longtemps.

« Si, au lieu de combattre bravement à Villiers, et de vous faire mutiler sur le plateau d'Avron par un obus prussien, vous fussiez venu causer avec votre vieil ami, vous sauriez qu'étant donné le principe incontestable que c'est surtout aux jours de danger qu'un fonctionnaire doit être à son poste, je ne pouvais agir autrement que je ne l'ai fait. Je reprends vos trois questions.

« 1^{re} question. — La Chambre des requêtes, que je présidais, étant en vacances du 1^{er} septembre au

3 novembre, j'aurais pu, sans doute, très-régulièrement, sans encourir aucun reproche, rester en Normandie avec ma famille et y attendre la fin d'un siège que personne alors ne supposait pouvoir durer au delà de quelques semaines. Mais d'un autre côté, par suite du départ de M. Devienne, c'était à moi, comme doyen des présidents de chambre, qu'incombaient les fonctions de premier président, c'est-à-dire la plus haute magistrature du pays. Je crus donc de mon devoir de rentrer à Paris lorsque le siège parut imminent, et j'y rentrai en effet le 8 septembre, laissant en Normandie ma femme et mes enfants en pleurs. Mon sentiment était d'ailleurs celui de tous mes collègues; et lorsque, quelques jours après, M. Crémieux, garde des sceaux, nous consulta sur l'opportunité de transporter la Cour de cassation à Poitiers, les vingt-quatre membres présents à Paris n'hésitèrent pas à répondre, à une grande majorité, que le bien du service n'exigeait point ce déplacement; et à l'unanimité que d'ailleurs « il était plus digne du premier corps judiciaire de rester associé aux périls de la population parisienne. » (Voir l'*Officiel* du 18 septembre.) Je continuai donc, pendant toute la durée du siège, les fonctions de premier président, jointes à celles de président des requêtes.

« J'avais même tenté de contribuer plus activement à la défense de Paris, en me faisant inscrire comme volontaire dans la garde nationale; mais ce service se trouva au-dessus de mes forces et je dus y renoncer.

« 2^e question. — Pourquoi, après la capitulation du 29 janvier, n'ai-je pas profité de la cessation de l'investissement pour rejoindre à Bayeux, ne fût-ce que pour quelques jours, ma famille bien-aimée? Le voici :

« La capitulation laissait pendante une question grosse de périls, celle de l'entrée des Prussiens à Paris. S'ils eussent persisté à le traverser triomphalement, un attentat contre le roi de Prusse était à prévoir, et cet attentat pouvait amener un massacre effroyable. Je ne crus pas qu'il fût permis au représentant le plus élevé de la justice française (et je l'étais *par intérim*) de se trouver absent de son poste à la veille de si terribles éventualités, dans lesquelles son rang lui fournirait peut-être l'occasion de rendre quelques services; et je résistai à l'entraînement d'ailleurs bien légitime qui me poussait vers Bayeux.

« 3^e question. — Pourquoi être rentré le 20 mars? — Ce fut seulement quand la question de l'entrée des Prussiens à Paris eut été dénouée plus heureusement qu'on ne pouvait d'abord l'espérer, que les devoirs de ma charge me le permirent, que je me mis enfin en route pour Bayeux, avec obligation de m'arrêter quelques jours à Orgeville (Eure), pour tâcher d'y organiser la mise en culture de notre domaine, que le fermier, fuyant devant l'invasion allemande, avait abandonné dès le 16 septembre, laissant les terres incultes, fait dont je n'avais été averti que le 18 février. J'étais donc à Orgeville dès le 14 mars, et j'allais continuer ma route sur Bayeux, quand, le dimanche 19, assez tard, j'appris l'événement du 18 : la retraite du gouvernement à Versailles et l'établissement à l'Hôtel-de-Ville d'un pouvoir rival; le tout avec les exagérations ordinaires en pareille circonstance.

« Il n'était pas permis d'hésiter. J'écrivis à ma digne femme pour lui dire de ne pas m'attendre de quelques jours, et, dans la nuit du 19 au 20, je rentrais à Paris, à une heure très-avancée. Le lundi fut consacré à parcourir les journaux, je n'en avais lu aucun depuis le 13, afin de tâcher de me faire une idée du caractère, encore fort obscur, du mouvement du 18 mars. Le mardi 21, je présidai, à l'ordinaire, la chambre des requêtes; à trois heures et demie, au moment où je venais de rentrer chez moi, j'y fus arrêté, conduit à la Préfecture de police, puis au dépôt, plus tard à Mazas, sans avoir jamais pu connaître les motifs de mon arrestation; et aujourd'hui encore, après quarante et un jours de détention, dont trente-sept au secret, je n'en sais pas plus que le premier jour, si ce n'est le renseignement vague que je serais détenu comme *otage*.

« Voilà, mon cher Charles, dans toute leur simplicité, les faits que vous désiriez connaître. Je

m'abstiens de toute réflexion qui pourrait être considérée par le greffe comme mettant obstacle au départ de cette lettre.

« Eh bien, mon cher enfant, mon âge et votre dévouement filial m'autorisent bien à vous donner ce titre, ce que j'ai fait, je le referais encore, quelque douloureuses qu'en aient été les conséquences pour ma famille tant aimée. C'est que, voyez-vous à faire son devoir il y a une satisfaction intérieure qui permet de supporter avec patience, et même avec une certaine suavité, les plus amères douleurs. C'est le mot du Sermon sur la montagne, dont je n'avais jamais si bien compris la sublime philosophie: — « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice!... » C'est la même pensée exprimée par Sydney sous une autre forme, quand s'étant pris à rire, en descendant l'escalier de la tour pour porter sa tête sur l'échafaud, il dit à ses amis, étonnés de cet accès de gaieté dans un pareil moment: « Mes amis, il faut faire son devoir, et rester gai jusqu'à l'échafaud inclusivement. »

« Que, loin de vous décourager, mon exemple vous soit au contraire un nouvel encouragement à faire votre devoir, quoi qu'il en puisse advenir; car je puis vous affirmer sur l'honneur que, sauf la poignante inquiétude que j'éprouve pour la santé de ma noble et sainte compagne, jamais mon âme ne fut plus sereine et plus calme que depuis que j'ai perdu jusqu'à mon nom pour ne plus être que le n^o 14 de la 6^e division. Mais ce n^o 14 vous aime bien et vous bénit comme si vous étiez un de ses enfants.

« Je n'ai pas besoin d'ajouter, car votre ami a dû vous le dire, qu'en annonçant mon arrestation à mon brave Georges, j'y avais joint la défense la plus énergique de venir à Paris pour rien tenter en ma faveur.

« Je lui disais que son poste à lui était de rester auprès de sa mère mourante, auprès de ses jeunes frères, dont il pouvait devenir d'un jour à l'autre l'unique protecteur; que sa présence à Paris serait pour moi la cause d'un véritable désespoir; car j'aurais à craindre soit qu'on le retint aussi comme otage, soit qu'on l'obligeât à servir dans cette horrible guerre civile; que l'un ou l'autre événement serait certainement le coup mortel pour sa pauvre mère.

« Dieu merci, mon brave enfant avait le cœur assez haut pour comprendre ce langage, et je suis fier autant que reconnaissant de l'effort que cette généreuse nature a su faire sur elle-même pour accomplir le devoir que lui imposait mon autorité paternelle; aussi mon cœur le bénit-il avec la plus tendre affection.

« BONJEAN. »

(Extrait du *Quotidien*, de Riom.)

Après la lecture de cette lettre, il ne reste à tout honnête homme qu'un vœu à former, c'est d'apprendre bientôt la délivrance de M. Bonjean, dont le noble caractère, pour lequel nous avons déjà tant d'estime, sortira encore plus honoré de cette épreuve. — Hélas! le vœu du *Moniteur*, à qui nous empruntons ces réflexions rétrospectives, n'a pas été exaucé.

AUX TUILERIES

Le seul coin de Paris où il soit encore permis de respirer, c'est bien dans cette gracieuse oasis de verdure et de fleurs, que l'on appelait du temps de l'empire le jardin réservé. Aussi, depuis que sans réserve aucune, pas même celle des gazons et des massifs, où l'on ne se gêne plus de mettre le pied ou la main, la jouissance desdits lieux a été accordée par dame Commune, sont-ils devenus le rendez-vous général des enfants et des mères.

Pendant que celles-ci à l'ombre des jeunes arbuttes adorants, cherchent dans le journal à s'expliquer les bruits du canon qu'on entend là-bas, les bébés rient aux papillons qui passent, aux oiseaux qui s'approchent en sautillant, aux branches qui ramuent, à tout ce qui paraît enfin brillant et animé.

Les vrais enfants, c'est-à-dire bambins et bambinettes qui savent parler, courir et rire, trouvent à



PARIS-COMMUNE. — Aux Tuileries. — Rapprochements et contrastes. — (Dessin de M. Jules Noël.)

mieux qu'ailleurs de quoi se livrer à leurs joyeux

portiques? Ces gens-là se-
raient-ils nos maîtres, qu'ils
surprennent ainsi la place de

PARIS-COMMUNE. — Aux Tuileries. — Rapprochements et contrastes. — (Dessin de M. Jules Noël.)

mieux qu'ailleurs de quoi se livrer à leurs joyeux ébats.

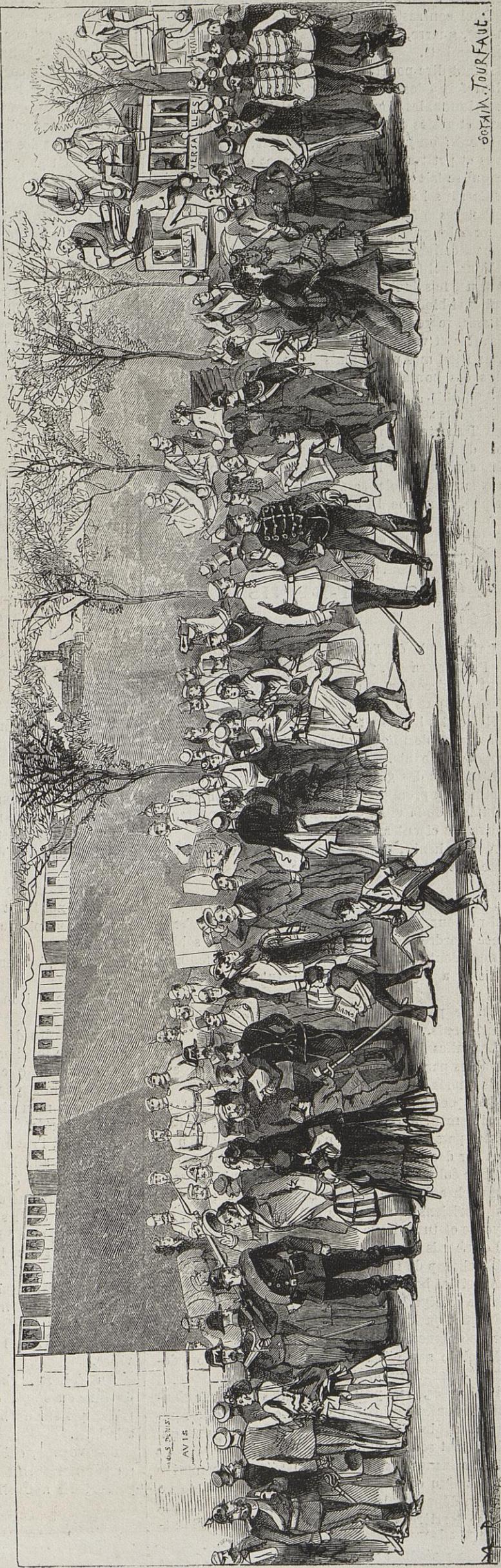
Nous avons cherché souvent à reposer notre cœur fatigué de tous les dégâts de la vie présente, dans ce lieu de paix où la nature ferait volontiers oublier l'humanité; il faut dire, hélas! que nous n'y sommes jamais complètement parvenu.

Sans doute, au premier abord la vue des arbres verts, les senteurs des buissons, les chants des oiseaux et des enfants vous font la plus douce sensation; mais si vous regardez de plus près ce poétique tableau, vous serez rappelé malgré vous à la situation présente, à la cruelle réalité!

En effet, quels sont ces hommes à figure sinistre qui gardent l'entrée du palais des Tuileries, vautés sur ces nobles marches? Pourquoi ces cris, ces jurons, cette tabagie sous ces



SAINT-DENIS. — La poste restante depuis la proclamation de la Commune à Paris. — (D'après nature, par M. Robida.)



SAINT-DENIS. — Les abords de la gare depuis la signature du traité de paix. — (D'après nature, par M. Robida.)

portiques? Ces fens-là se-
raient-ils nos maîtres, qu'ils
usurpent ainsi la place de
ceux que nous nous don-
nons!

Quelles sont ces femmes
avincées qui viennent s'abri-
ter sous nos lambris dorés?
Quelles sont ces quêtuses
noires avec leurs petites boi-
tes à croix rouge?

Hélas! tout cela ne nous
rappelle que trop le despo-
tisme de la canaille et la
guerre civile.

D'ailleurs les détonations
de la poudre sont ici plus
éclatantes qu'ailleurs et si
vous jetez les regards au loin
sur cette majestueuse pers-
pective que donnent aux
yeux étonnés le parc des
Tuileries et les Champs-Ély-
sées, vous verrez autour de
l'Arc de l'Etoile, des flocons
blancs qui couronnent cette
couronne de Paris.

Ces flocons blancs, c'est
la fumée des bombes, des
boîtes à mitrailles et de

tous les engins de la destruction et de la mort.

Quel contraste! ici nature, jeunesse et fraîcheur; là-bas, guerre, tueries, ruines; ici les jeux, là-bas les combats.

Il faut dire pourtant que ces jeux mêmes ressemblent fort à des combats; les enfants sont trop impressionnables pour ne pas saisir au passage les faits et gestes des drôles de soldats qu'ils ont sous les yeux: on joue donc aux soldats, et petits garçons et petites filles parodient avec un art achevé, ce qui se fait aux deux bouts de l'avenue qui joint le Carrousel à l'Étoile.

Pauvres enfants qui faites de la guerre un jeu, ignorez longtemps, ignorez toujours ce que celle-là nous a coûté de larmes, de sang et de richesses!....

Vous, petit bonhomme qui faites le chef jureur et vous, le soldat aviné; vous petite demoiselle qui imitez si bien la cantinière *Commune* ou la femme à 15 sous, reprenez bientôt, reprenez vite votre corde à sauter et votre toupie et vos billes et vos poupées, pour Dieu mes petits amis si les hommes ne sont plus des hommes, que les enfants soient toujours des enfants.

Et nous retournerons de bon cœur vous voir jouer aux Tuileries à l'ombre du palais qui n'a pas besoin de gardes mais de gardiens, vos rires ne seront plus couverts par le grognement du canon et l'arc sans fausse auréole sera de nouveau l'Arc-de-Triomphe, triomphe du bien sur le mal.

E. H.

SAINT-DENIS

La nouvelle de l'évacuation de Saint-Denis par les Prussiens a été, pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, vingt fois affirmée et vingt fois démentie par les journaux.

Hélas! les bérets et les casques tenaient encore, la semaine dernière, le haut du trottoir dans la nécropole nationale.

L'autorité des généraux prussiens était absolue comme aux premiers jours de l'occupation, et les habitants de la ville, de même que les étrangers, ne pouvaient circuler après neuf heures du soir.

A cette heure, toutes les boutiques devaient être closes, le gaz éteint, tout être vivant rentré au logis.

Des affiches allemandes intimaient aux citoyens qui ne pourraient justifier de leurs moyens d'existence l'ordre de quitter Saint-Denis; les soldats chasseraient les récalcitrants, hommes ou femmes. Paris y a regagné une tribu interlope considérable.

On ne parvenait, du reste, que difficilement à Saint-Denis.

Les salles du départ de la gare du Nord étaient envahies par une foule immense, composée aux trois quarts de femmes et de vieillards.

Quelques jeunes gens par ci, par là, tenant ostensiblement à la main un petit papier, — lisez laissez-passer, — qu'ils n'eussent pas cédé pour tout l'or des deux Amériques.

Cette cohue hétérogène nous rappelait les fameux dimanches de la gare Saint-Lazare, alors que tous les Parisiens s'embarquaient pour Asnières, de joyeuse et turbulente mémoire.

Les abords des guichets ressemblaient à un véritable champ de bataille.

Aussi les houleuses étaient-elles fort vives, et parfois soulignées de coups de poings, qui, tout en défonçant quelques feutres, allaient ricocher jusque sur les chignons voisins.

Muni de son billet, le voyageur passait alors devant les gardes nationaux soupçonneux.

Peu après, les portes des salles d'attente s'ouvraient toutes grandes, et comme une digue rompue, la foule s'élançait à l'assaut des wagons qui craquaient sous le poids des voyageurs.

Dix minutes plus tard le sifflet de la locomotive éclatait aigu et strident, et le train, filant à toute vapeur, dépassait les fortifications, laissait Montmartre derrière le convoi et arrivait enfin à Saint-Denis.

Là, on ressentait au cœur une commotion dou-

loureuse, à la vue de l'étranger foulant ce coin du sol français.

La gare est encombrée de voyageurs.

Quel tohu-bohu à l'embarcadère!

Deux cents cochers vous sautent à la gorge pour vous interner bon gré malgré dans leurs véhicules de Versailles « ou » de Saint-Germain.

Cris, apostrophes, prières, supplications semblables à celles des gavraches du boulevard vous appelant « mon prince! ou mon ambassadeur! »

On jette un regard effaré au milieu de ce capharnaüm.

Les soldats de l'empereur Guillaume inondent le pavé et les fenêtres des maisons.

Ils pullulent. Le regard en est comme épouventé.

On marche en pleine Allemagne!

Ils se montrent, à nos yeux ahuris, de toutes les façons et de toutes les couleurs. Il y en a à pied, il y en a à cheval, il y en a sous les armes, il y en a en patrouilles, il y en a partout.

Les uns sont bleus, les autres verts, les autres blancs, les autres jaunes, c'est une variété de couleurs qui dépasse l'imagination.

Et les officiers, oh! les officiers!.. Ceux-là vont et viennent gros et gras, ou maigres et longs, barbuz et ventrus, rêveurs et inspirés; chevauchant sur des bêtes admirables, ou se prélassant dans des victorias lancées au triple galop, ou traînant sur le pavé des rues leurs rapières retentissantes, dont le bruit ne fait retourner que les têtes de Fille-de-l'Air ou de Turlurette.

On dirait une scène détachée de quelque pièce militaire du Cirque ou du Châtelet.

Ce qui ne nous empêche pas de rendre hommage à l'excellente tenue et à la parfaite distinction de ces officiers, jeunes pour la plupart, grands, beaux garçons, bien faits sous leurs vestons courts et leurs pantalons collants, polis, aimables et prévenants jusqu'à l'obséquiosité, s'il faut en croire les habitants de Saint-Denis.

Ils ont toutes les qualités, je vous l'accorde.

Mais ne dites pas qu'ils ressemblent à des soldats et qu'ils regardent les femmes sans impertinence. Ils posent en Don Juan; mais leurs coups d'œil triomphateurs ne réussissent pas toujours.

La cathédrale est à demi ruinée.

Saint-Denis a été cette fois décapité pour de bon.

D'autres statues ont eu le même sort. Les vitraux du côté nord ont également beaucoup souffert, ainsi que la toiture du vaste édifice.

L'intérieur est navrant. Une immense et haute cloison en planches dérobe la moitié de la grande nef.

Sur cette cloison on lit en allemand l'inscription suivante:

« Par ordre du commandant, il est sévèrement défendu de toucher au monument. »

On nous dit que ce placard a été motivé par les excès commis par des soldats allemands sur les tombeaux, mausolées et statues que la Révolution avait respectés.

Après 93, l'invasion de 1870!...

La poste aux lettres est littéralement prise d'assaut. — Pour éviter l'encombrement, le chef des postes a distribué des numéros d'ordre, ce qui fait que, pour avoir ses lettres, on est forcé de faire queue à la porte du bureau de poste; — cela amuse énormément les Prussiens, mais pas du tout les Français... Dam! souvent ces derniers reviennent à Paris sans avoir pu obtenir leurs lettres.

Il est presque impossible de pénétrer dans les bureaux de la poste restante, où se pressent les pauvres Parisiens avides de nouvelles de la province.

Au dehors, chacun s'installe sans distinction de sexe ou d'âge, qui sur une chaise, qui sur une table, qui sur un banc, pour rédiger quelques mots à la hâte.

Bon voyage, chères lettres, allez bien vite rassurer sur notre sort ceux que nous aimons, en leur portant des nouvelles des pauvres exilés.

M. V.

A TRAVERS PARIS

(Suite)

L'ÉGLISE SAINT-LAURENT

L'église Saint-Laurent n'a jamais eu de chance, pas plus en 1871 qu'en 1792. Voici, à cette dernière date, une pièce très-curieuse extraite des registres de la section Poissonnière. Le curé de Saint-Laurent avait écrit aux membres de cette section en les invitant à un service pour le repos des âmes des morts dans la journée du 10 août. Leur président s'exprima ainsi sur cette invitation:

« Il a été fait lecture d'une lettre de M. le curé de Saint-Laurent, qui invite l'assemblée à assister à un service pour nos frères morts le 10 août dernier. L'assemblée, persuadée qu'il est temps enfin de parler le langage de la raison, a arrêté qu'il lui serait fait la réponse suivante:

« Les martyrs de la liberté, nos braves frères morts pour la patrie le 10 août, n'ont pas besoin, monsieur, d'être excusés ni recommandés auprès d'un Dieu juste, bon et clément. Le sang qu'ils ont versé pour la patrie efface toutes leurs fautes et leur donne des droits aux bienfaits de la Divinité.

« Quoi! nous! nous irions prier Dieu de ne point condamner nos frères au supplice du feu? Ce serait l'outrager, le calomnier; ce serait lui dire qu'il est le plus féroce, le plus absurde, le plus ridicule de tous les êtres.

« Dieu est juste, monsieur; par conséquent, nos frères jouissent d'un bonheur parfait, que rien ne pourra troubler. Les mauvais citoyens peuvent seuls en douter.

« Montrez-nous sur vos autels les glorieuses victimes de la liberté, couronnées de fleurs, occupant la place de saint Crépin et de saint Cucufin. Substituez les chants de la liberté aux absurdes cantiques attribués à ce féroce David, à ce monstre couronné, le Néron des Hébreux, alors nous nous réunirons à vous, et nous célébrerons ensemble le Dieu qui grava dans le cœur de l'homme l'instinct et l'amour de la liberté.

« DEV....., président.

« TAB...., se retire. »

DIALOGUE D'UN MORT AVEC UN VIVANT

SIR HUDSON LOWE. — Bonjour, monsieur Courbet.

COURBET. — Tiens, vous parlez comme M. de Bryas! Qui êtes-vous?

SIR HUDSON LOWE. — Je n'ose vous le dire.

COURBET. — Pourquoi cela? Osez, mon cher. Vous vous adressez à un homme qui a toujours fait métier d'oser.

SIR HUDSON LOWE. — Vous m'enhardissez. Eh bien! je suis sir Hudson Lowe.

COURBET. — En vérité! Parbleu! je suis enchanté de faire connaissance avec un aussi digne gentleman.

SIR HUDSON LOWE. — Le gardien de....

COURBET. — Oui, oui.... je sais qui vous voulez dire.... celui qui vous a donné tant de mal. Quel animal, hein?

SIR HUDSON LOWE. — J'avoue....

COURBET. — Vous a-t-il assez supplicié!

SIR HUDSON LOWE. — Ah! je dois convenir..

COURBET. — Entre nous, c'était un homme impossible. Je l'ai toujours jugé ainsi. Il faut que vous ayez eu bien de la patience! — Et vous venez me féliciter....

SIR HUDSON LOWE. — Naturellement, monsieur Courbet.

COURBET. — Cela n'en vaut vraiment pas la peine, sir.

SIR HUDSON LOWE. — Pardonnez-moi, monsieur Courbet. C'était un préjugé solidement enraciné!

COURBET. — J'ai prouvé le contraire. Avec trente-cinq mille francs j'ai débarrassé Paris de ce préjugé.

SIR HUDSON LOWE. — C'est pour rien, en effet. En d'autres temps, ma nation eût estimé à un plus haut prix cette.... entreprise.

COURBET. — Aujourd'hui, c'est bien différent, nous faisons les choses pour l'honneur.
 SIR HUDSON LOWE. — Recevez-en tous mes compliments.
 COURBET. — Votre main, sir Hudson Lowe!
 SIR HUDSON LOWE. — Quoi! vous daignez.....
 COURBET. — Pourquoi pas? J'ai pris la suite de vos affaires.
 SIR HUDSON LOWE. — Monsieur Courbet, vous me réhabilitez.

LE PLI D'UNE FEUILLE DE ROSE

Il ne faudrait pas croire qu'Auber ait toujours échappé à la critique. Mendelssohn l'a traité avec une excessive sévérité dans ses *Lettres intimes*, à propos de la *Parisienne* (n'allez pas penser toutefois que je défende la *Parisienne*):

« Faire, pour un grand peuple en proie à l'agitation la plus violente, un petit morceau parfaitement froid, trivial et niais, c'est ce dont Auber seul était capable... Du reste, soit dit en passant, je ne connais pas, entre musiciens et poètes, de ressemblance plus frappante qu'entre Auber et Clauden. Auber traduit fidèlement, note pour note, ce que l'autre exprime mot pour mot: la vantardise, l'infâme matérialisme, l'érudition, la recherche des morceaux friands et l'imitation prétentieuse des genres étrangers. »

Ces Allemands sont vraiment farouches! Dans ces dernières années, les petits journaux s'occupaient beaucoup trop des faits privés de M. Auber. On eût dit que son mur était de verre. C'est très-joli d'être épicurien, mais cela est quelquefois aussi très-génant; l'auteur d'un *Premier Jour de bonheur* devait s'en apercevoir. Il ne pouvait se montrer au bois de Boulogne en belle compagnie, encourager d'un madrigal une jeune élève du Conservatoire, ou exécuter le duo du pif-dreau dans un cabinet du café Anglais, sans qu'aussitôt la chronique intervint avec ses clairons indiscrets.

ARCHERS DE MAZAS, VEILLEZ!

On ne compte plus les évasions de M. Charles Lullier. Latude et d'Aligre n'étaient que des bambins auprès de lui; il en aurait remontré à Casanova lui-même.

Voyez! M. Lullier s'est déjà évadé de Sainte-Pélagie.

M. Lullier s'est évadé de la Conciergerie.
 M. Lullier, enfin, vient de s'évader de la prison de Mazas.

Je l'en félicite, et je m'extasie. Je l'en félicite, parce que je pense comme le grand esprit qui a dit: « Si j'étais accusé d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par prendre la fuite. »

Je m'extasie, parce que je m'étais accoutumé à considérer la prison de Mazas comme une enceinte redoutable, et d'où il était impossible de sortir autrement qu'avec le consentement de ceux qui vous y avaient fait entrer.

Je suis heureux de me voir enlever cette illusion, et désormais je pourrai dire, en touchant du bout de ma plume cette muraille sinistre, ce que disait Charles I^{er} en touchant du bout de sa canne la hache du bourreau: « Tu ne me fais pas peur! »

LA QUESTION DES TERMES

Le club Eustache n'y va pas de main morte, non plus que le club Nicolas-des-Champs.

Voici une des propositions qu'ils ont adoptées à l'unanimité:

« Tous les propriétaires devront délivrer dans les vingt-quatre heures quittance des termes échus, des termes de juillet et d'octobre prochain. »

A la bonne heure!

DIEU A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Auguste Vacquerie, le Vacquerie de *Tragaldabas* est retrouvé. Sonnez, éléphants!

Il vient d'imaginer, dans la manière fantastique du *Faust* de Goethe, une séance de l'Assemblée na-

tionale. Nous ne priverons pas nos lecteurs de ce romantique morceau.

« M. LE PRÉSIDENT: Huissiers, introduisez Dieu.

« Dieu entre. (*Tonnerre d'applaudissements.*)
 « DIEU: Je n'ai pu résister à l'appel d'une Assemblée si unique. Me voici. Qu'est-ce que vous désirez de moi? »

« M. DE CAZENOVE DE PRADINE: Nous voulions vous prier d'apaiser nos discordes civiles et de mettre un terme aux maux qui nous affligent.

« M. LE GÉNÉRAL DU TEMPLE: Et s'il vous faut quelques jeûnes pour cela... »

« DIEU: Vous désirez que j'apaise vos discordes civiles? »

« LA DROITE: Oui.
 « DIEU: Je ne comprends pas. (*Mouvements divers.*) Il me semblait... (*A la tribune!*) »

« DIEU, à la tribune: Je ne comprends pas que vous vous adressiez à moi pour apaiser vos discordes. D'abord vous n'avez pas besoin de moi pour cela... »

La séance continue sur ce ton. Dieu se fait rappeler à l'ordre plusieurs fois.

Du Parny politique!

REGARD EN ARRIERE

Je ne cherche pas le parallèle, — ce procédé de rhétorique qui souvent n'est qu'un trompe-l'œil et ne prouve rien du tout.

Mais je ne peux empêcher le parallèle de venir me trouver et de me solliciter.

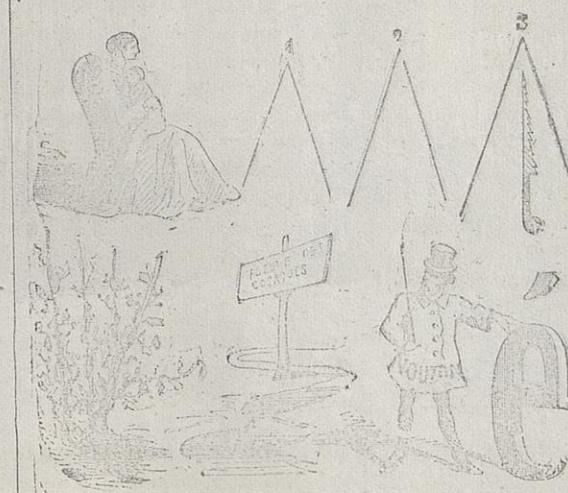
Ainsi lorsque j'assiste à la fermeture de la plupart des églises, je me reporte involontairement aux jours les plus « psychologiques » de notre première Révolution. En ces jours-là la *Société des femmes révolutionnaires* tenait ses séances dans Saint-Eustache. Cette église avait converti ses chapelles en petits restaurants où la nappe était mise, et où femmes, enfants, vieillards, venaient dévorer du jambon, des andouilles, des viandes froides et des pâtisseries. Une décoration représentant des rochers et des arbres avait pris la place du maître-autel et du chœur.

A Saint-Gervais, les marchandes du marché Saint-Jean entraient avec leurs éventaires. Il y avait contre-danse dans la chapelle de la Vierge.

Notre-Dame retentissait des hymnes à la déesse Raison chantés par les chanteuses de l'Opéra, tandis que des bacchantes couronnées de chêne portaient la croix d'argent, suivies par des plaisants montés à rebours sur des ânes affublés d'étoiles et sur des mulets couverts de chasubles.

Sur la place de Grève, on brûlait des reliques de sainte Geneviève, — une sainte du peuple cependant; — mais lorsque le peuple règne, épargne-t-il les siens!

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'homme qui compte sur l'écuille d'autrui dinera souvent par cœur.

En ces jours-là, les beaux quartiers étaient déserts. Désert, le faubourg Germain; désert, le faubourg Honoré. La population s'était reculée et tassée dans le Paris de la Cité, du quartier Latin et de l'Hôtel-de-Ville. Tout était peuple alors, du moins par le costume. La loi du niveau avait surtout été mise en exécution par les tailleurs. Peuple de frères, oui, mais de frères mal habillés, et le capucin Chabot (je ne dis pas cela pour le capucin Panille) avait fait fureur avec sa veste de sans-culotte, sa chemise ouverte à la poitrine, et ses pieds nus dans ses gros souliers.

Cet amour du laid était entretenu par l'effroi de la classe bourgeoise, restée sans force pour la résistance, et qui en était réduite à se modeler sur le peuple, afin d'être confondue avec lui; de la classe bourgeoise, qui n'osait plus donner signe de richesse ni même d'aisance, qui ne bâtissait plus, qui se tenait coite. Du reste, la stupeur était si profonde et si générale, comme le rapporte un chroniqueur, que si l'on eût dit à un particulier: « A telle heure la charrette passera devant ta maison, tu descendras et tu t'y placeras! » le particulier serait descendu, aurait attendu la charrette et s'y serait placé.

Tout concourait à justifier cette stupeur. Un bourgeois ne pouvait sortir de chez lui avec sa femme et sa fille sans risquer de se trouver face à face avec les *tape-durs*, qui le rudoyaient pour peu que sa figure leur déplût ou que sa cocarde ne fût pas bien mise. On appelait ainsi une compagnie d'individus armés de ces bâtons tortus qu'on désignait sous le nom de *constitutions*; c'étaient les janissaires du comité de sûreté générale; ils n'allaient que par bande d'au moins douze; leur point de réunion était le café de Chrétien, jugé au tribunal révolutionnaire.

Si l'on ne rencontrait pas les *tape-durs*, on se croirait inévitablement avec la charrette mortuaire, ou bien avec la voiture du rapporteur qui la précédait et qui était montée par une sorte de bête brute, que l'on a vue pendant dix-huit mois vomir en se retournant des imprécations atroces sur les condamnés.

On conçoit que la pluralité des Parisiens se contristât d'un tel spectacle et que le caractère français en reçut un contre-coup momentané.

Le gouvernement ne faisait aucun frais pour égayer la population; il laissait ce soin aux hommes des la rue, aux saltimbanques, aux diseurs de bonne aventure, à ceux qui cassaient des noix de pêche avec leur derrière, à tous les Galimafrés du Pont-Neuf et de la place Germain-l'Auxerrois. De fait, jamais les histrions n'eurent plus d'agrément qu'en ces jours-là; on les laissait danser, jongler, jouer de la trompette, exhiber des phénomènes, prendre des bains de plomb bouillant. Ils étaient heureux, et jamais on ne les paya en assignats.

Alors, ce qui faisait dès le point du jour sauter les Parisiens hors de leurs lits, c'était le tambour. C'était le tocsin, c'était le canon. On n'osait plus faire de journaux, car on savait trop ce qu'il en coûtait. On n'osait plus afficher de placards, depuis qu'Olympe de Gouges avait payé les siens de la mort. On n'osait plus prendre la parole à la tribune, de crainte d'être assommé par le boucher Legendre, — le même qui voulait que l'on coupât le corps de Louis XVI en quatre-vingt-trois morceaux et qu'on l'envoyât ainsi aux quatre-vingt-trois départements.

Ah! Paris n'était pas un site agréable, il faut l'avouer. En revanche, ils devaient être satisfaits ceux qui aiment la vie mouvementée et remplie. Leur existence ne s'en allait plus en langueur, comme autrefois. Voilà le bénéfice des révolutions, c'est qu'elles nous débarrassent totalement des « blasés » des gens qui s'ennuient. Qui bâille devant un fer levé?

Cependant, quelques mois encore d'un tel régime, et je ne jurerais pas que la satiété ne s'y fût mise.
 CHARLES MONSELET.

LES RÉFUGIÉS DE NOGENT-SUR-MARNE

Dès les premiers jours d'avril, l'élément masculin, — le jeune, bien entendu. — s'était éclipsé



ÉMIGRATION PARISIENNE. — Réfugiés de Paris à leur arrivée à Nogent-sur-Marne. — (D'après nature, par M. Ryckebusch.)

de toutes les promenades parisiennes.

Il avait disparu comme par enchantement, depuis le fameux décret de la Commune qui appelait sous le drapeau rouge la fine fleur du sexe barbu, de dix-neuf à quarante ans.

Un de nos amis nous citait à ce propos des fugues étranges :

Plusieurs jeunes gens auraient corrompu, moyennant quelques louis, les employés de nos égouts, qui les auraient conduits, par cette voie mystérieuse et souterraine, jusqu'à Saint-Denis.

D'autres auraient, étant en grand nombre, désarmé un poste de gardes nationaux à Saint-Mandé et auraient ainsi franchi les fortifications, pour se répandre en province.

D'autres enfin se sont déguisés en vitriers, blanchisseurs ou charbonniers.

Ajoutons que quelques-uns ont été arrêtés dans leur fugue.

Nous ne citons ces désertions de la jeunesse parisienne que pour donner un léger aperçu de l'effroi causé dans Paris par les ordres du général Cluseret.

Ces ordres étaient, du reste, rigoureusement exécutés, non seulement aux portes de la ville, mais aux gares des chemins de fer livrés alors à la circulation.

Le contrôle de la distribution des billets, dans ce dernier cas, était l'objet d'un zèle des plus actifs.

Les femmes, les enfants et les vieillards y avaient seuls droit.

Les hommes dont le visage accusait plus de dix-neuf ans ou moins de quarante étaient priés de retourner chez eux.

Il en résultait des scènes fort pittoresques. Des

enfants se voyaient séparés de leurs parents, ou des maris de leurs femmes.

Et souvent ces sortes de séparations s'effectuaient au milieu d'un concert d'imprécations.



La correspondance en plein vent aux abords de la poste à Saint-Denis.

Jamais loi plus tyrannique ne fut promulguée que celle qui forçait des pères à combattre contre leurs fils, des frères à aller tuer leurs frères.

Aussi grand fut le nombre des émigrés parisiens qui tentèrent d'échapper au décret des dictateurs improvisés de l'Hôtel-de-Ville.

Nuit et jour des caravanes de fuyards franchissaient les portes pour se réfugier dans les villages environnants.

Nogent-sur-Marne en a recueilli, pour sa part, une quantité respectable.

Quand nous quittâmes les tranchées proches de la Seine, en janvier dernier, le malheureux petit village était déjà aux trois quarts détruit par la mitraille prussienne. Les riantes villas avaient disparu sous la trombe ennemie. On ne voyait plus que murs troués, toits écroulés, arbres brisés, maisons effondrées.

Quel asile pouvaient offrir ces ruines aux réfugiés parisiens ?

Les quelques hôtels encore debout étaient encombrés. La literie, pillée ou brûlée par les envahisseurs, était introuvable.

Forcé fut à nos compatriotes réfractaires de coucher, sans matelas ni paille, dans des écuries, dans des caves, dans des couloirs, sur des marches d'escalier. Coût : 3 francs par jour.

Impossible d'échapper à ce lourd impôt, à moins d'être ramassé dans la rue par la patrouille prussienne.

Cette émigration restera comme une des pages les plus horribles des fastes de la Commune. M. V.